Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Criminologue et écrivaine

(1962)

Voyage en POLOGNE

AVEC LES ILLUSTRATIONS
DANS LE TEXTE

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

À partir de :

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

VOYAGE EN POLOGNE

Montréal : Les Éditions du Jour, 1962, 157 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, époux de l'auteure, nous a accordé le 19 septembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement toutes les œuvres (en criminologie et en littérature) de sa défunte épouse.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 3 mars 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Voyage en POLOGNE.

Montréal : Les Éditions du Jour, 1962, 157 pp.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Avertissement](#)

Chapitre 1.	<u>Introduction</u>
Chapitre II.	<u>Montréal, Paris, Moscou via Varsovie</u>
Chapitre III.	<u>Premier soir à Varsovie</u>
Chapitre IV.	<u>Chambre 312</u>
Chapitre V.	<u>Varsovie ville miracle</u>
Chapitre VI.	<u>D'un café à l'autre</u>
Chapitre VII.	<u>Gaudeamus igitur</u>
Chapitre VIII.	<u>Un revenant</u>
Chapitre IX.	<u>Le maréchal</u>
Chapitre X.	<u>La fierté ne se raisonne pas</u>
Chapitre XI.	<u>Ceux d'aujourd'hui</u>
Chapitre XII.	<u>Ceux d'hier</u>
Chapitre XIII.	<u>Pourvu que rien ne change</u>
Chapitre XIV.	<u>D'un quotidien à l'autre</u>
Chapitre XV.	<u>Nowa Huta</u>
Chapitre XVI.	<u>Cracovie, ancienne capitale des rois</u>
Chapitre XVII.	<u>À l'ombre des clochers</u>
Chapitre XVIII.	<u>Adieu Cracovie</u>

Table des illustrations

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

- [Illustration 1.](#) Varsovie à la belle époque (dessin d'Antoni Uniechowski)
- [Illustration 2.](#) Les fiacres d'autrefois à Varsovie (dessin d'Antoni Uniechowski)
- [Illustration 3.](#) La Vieille Ville de Varsovie en 1945
- [Illustration 4.](#) Le même quartier en 1962, après la reconstruction.
- [Illustration 5.](#) Le calme de Varsovie.

- [Illustration 6.](#) Les polonaises : Barbara Janiszewska et Lawa Jozwiakowska.
- [Illustration 7.](#) Vendeurs de journaux en 1900 (dessin d'Antoni Uniechowski).
- [Illustration 8.](#) *Le dramaturge polonais Stanislas Wyspianski, sculpture de X. Dunikowski (1960).*
- [Illustration 9.](#) *Joseph Conrad (Korzeniowski), écrivain anglais d'origine polonaise.*
- [Illustration 10.](#) *Nouvelle voie Est-Ouest à Varsovie.*
- [Illustration 11.](#) Dans les montagnes polonaises.
- [Illustration 12.](#) Des écoliers polonais.
- [Illustration 13.](#) L'hôtel Bristol en 1870 (dessin d'Antoni Uniechowski).
- [Illustration 14.](#) Les marchandes de Varsovie (dessin d'Antoni Uniechowski).
- [Illustration 15.](#) *Les tourelles du Barbakan, vestige des anciens remparts de Cracovie.*
- [Illustration 16.](#) *Statue du montagnard légendaire.*
- [Illustration 17.](#) *Un très jeune Polonais...*
- [Illustration 18.](#) *La place du marché à Cracovie.*
- [Illustration 19.](#) *Une salle du château de Wawel où sont exposées les tapisseries renvoyées par le Canada.*
- [Illustration 20.](#) *La nativité, détail de l'autel de l'église Notre-Dame, à Cracovie.*

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

Voyage en Pologne.
Montréal : Les Éditions du Jour, 1962, 157 pp.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'ici, les Éditions du Jour se sont plus particulièrement intéressées aux grandes questions qui agitent le Canada français. Cette nouvelle collection "Les pays du jour" sera une fenêtre ouverte sur le monde...

Une journaliste montréalaise, Alice POZNANSKA-PARIZEAU, raconte d'une façon très vivante son voyage en Pologne Réminiscences, observations et renseignements glanés un peu partout, conversations avec les Polonais que l'auteur a pu interroger grâce à sa connaissance de la langue polonaise. De nombreuses photographies et reproductions complètent et illustrent le texte qui reflète fidèlement certains aspects de la réalité polonaise d'hier et d'aujourd'hui.

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

Voyage en Pologne.
Montréal : Les Éditions du Jour, 1962, 157 pp.

AVERTISSEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Ce petit livre n'est qu'un simple compte-rendu d'un trop court séjour dans un des pays les plus beaux et les plus attachants que je connaisse : la Pologne ; c'est la retranscription fidèle de conversations avec des gens dont les noms ne peuvent malheureusement pas être divulgués, mais que je tiens à remercier ici, tout spécialement, pour la gentillesse avec laquelle ils ont bien voulu répondre à mes questions. ¹

J'ai situé mes interlocuteurs dans des endroits qui ne correspondent pas à la réalité, pour mieux préserver leur anonymat, mais je n'ai rien changé, rien ajouté. En somme, je livre aux lecteurs des bavardages, trame légère de la réalité quotidienne de la Pologne d'aujourd'hui, qui vit, qui lutte et qui se défend malgré tout, prête à cacher sa détresse sous un courage qui force le respect.

Car dans cet étrange pays, enfermé dans l'étau soviétique, les pauvres savent encore ignorer les richesses du monde, les malheureux dominer leurs peines et les déçus oublier leur déchéance, tous égaux devant la loi sacrée d'une fierté nationale sans limite qui permet à un peuple vaincu de mépriser son vainqueur.

¹ Je tiens à remercier également le quotidien La Presse et notamment son rédacteur en chef, M. Gérard Pelletier, de nous avoir permis d'inclure dans ce livre de larges extraits du reportage que nous avons publié dans ce journal au mois de janvier 1962.

Voyage en Pologne.

Chapitre I

INTRODUCTION

Avant...

[Retour à la table des matières](#)

Le premier septembre 1939, les troupes d'Hitler pénétraient en Pologne. La Seconde Guerre mondiale commençait. Vingt-cinq jours plus tard, Varsovie bombardée par l'artillerie et par l'aviation, privée du concours de ses alliés occidentaux, incapables de remplir leurs engagements, était forcée de capituler. Ce furent alors quatre longues années de lutte clandestine, d'arrestations, de misère...

La Gestapo déchaînée avait les mains libres ; à Berlin, l'extermination des Polonais était acceptée d'avance. Sur les routes, dans les rues, des camions ramassaient la cargaison humaine. Femmes, hommes, enfants partaient ensuite, sous le contrôle vigilant et efficace des gendarmes allemands, dans des camps de concentration où la mort était au rendez-vous.

Pourtant, chaque matin, sur les murs et sur les pavés, apparaissaient deux lettres tracées au crayon noir ou à la craie : P.W. Initiales du cri national, symbole d'une force irrésistible : Pologne lutte. De temps en temps, « à titre d'exemple », on fusillait en plein centre de Varsovie des dizaines d'otages. Pour mieux les réduire au silence, on leur fermait la bouche avec du plâtre. Le simple plâtre blanc qui empêchait de crier : « Vive la Pologne ! » Mais les autres, tous les autres, qu'on n'a pas eu le temps, ou la possibilité, de fusiller, étaient là, présents, agissants, actifs ... Ils avaient vu et ils se souvenaient.

À l'automne de 1944, Varsovie reprenait les armes. Les revolvers, les carabines et les grenades sortaient de leurs cachettes. L'insurrection dura deux mois. On défendit chaque coin de rue, chaque square, chaque maison et puis, vers la fin, quand tout se disloquait et ne devenait que ruines, chaque fenêtre et chaque porte. La trop célèbre Luftwaffe lançait comme à la parade ses cargaisons de bombes sur les toits marqués de croix rouges, sur les églises, sur les maisons et sur les barricades. Opérations glorieuses et réussies d'avance, sans risques inutiles : Varsovie n'avait aucun moyen de défense antiaérienne.

De l'autre côté de la Vistule, l'armée de Staline attendait l'écrasement de l'insurrection. Parfois, comme pour s'exercer au tir, elle envoyait quelques balles en direction de ceux qui avaient eu l'imprudence de trop s'approcher des auberges. En direction de soldats polonais qui ne parvenaient pas à croire que l'incroyable était vrai. Car l'U.R.S.S. d'alors qui a permis cette chose horrible, l'écrasement de l'insurrection, était l'allié des Occidentaux dans la lutte contre Hitler.

Pour les défenseurs de Varsovie ce fut la capitulation et le départ. L'armée polonaise de 1944 s'en allait en Allemagne grossir les rangs des prisonniers de guerre.

L'armée rouge devenait, en Pologne, maître après Dieu.

Une page de l'histoire venait de tourner.

Après...

L'année 1945 fut l'année de l'allégresse générale. En France, en Angleterre, en Hollande, les troupes défilaient sous la photographie de Winston Churchill dont les doigts traçaient le grand V de la victoire. En Pologne, flottaient les drapeaux rouges et les immenses reproductions du sourire du père de toutes les Russies, le maréchal Staline, ornaient les murs.

À Paris, à Londres, à Rome, des prisonniers de guerre rentraient dans leurs foyers. Dans les sinistres camps allemands, les soldats polonais attendaient qu'on décide de leur sort, car à Lwow, à Brzesc et à Varsovie, dans les villes, dans les campagnes et dans les bourgs polonais, de nouvelles arrestations commençaient.

Ceux qui s'étaient battus contre les Allemands, ceux qui pendant quatre ans avaient vécu dans le maquis, devenaient soudain des criminels. Les Russes nettoyaient le terrain ... La couleur des uniformes changea, mais la réalité quotidienne resta la même ; seulement, il n'y avait plus d'espoir. On ne pouvait plus écouter la radio pour avoir des nouvelles de l'étranger ; Londres, Paris, New-York avaient cessé d'émettre des messages spéciaux à destination de Varsovie. L'Occident venait d'abandonner la Pologne.

Pourtant, il fallait reconstruire et reprendre en main la destinée d'un pays dont les pertes s'élevaient à 38% du patrimoine national et dont la population était tombée de 35 à 24 millions d'habitants.

À Varsovie, des volontaires commençaient à déblayer les ruines.

L'Occident acceptait le fait accompli.

Illustration 1

Varsovie à la belle époque (dessin d'Antoni Uniechowski)

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Voyage en Pologne.

Chapitre II

Montréal, Paris, Moscou, via Varsovie...

[Retour à la table des matières](#)

Je pars en Pologne. Je ne suis pas une invitée de marque et mon nom ne figure sur aucune liste des personnalité attendues à Varsovie. Je n'ai pas, en outre, l'intention de solliciter des interviews, ni de hanter les ministères, ni de faire une étude de politique, économique ou sociale de ce pays. Je veux uniquement rencontrer monsieur et madame n'importe qui, leur parler, les entendre raisonner, les voir vivre et agir...

* * *

Dans l'avion d'Air France une jolie hôtesse sert le repas directement arrivé de l'hôtel Ritz aux passagers visiblement ravis à l'idée de se retrouver bientôt de l'autre côté de l'Atlantique. J'ai d'autant mieux apprécié par la suite cette ambiance de confort et de gaieté que je ne devais la retrouver qu'à mon retour.

Une Hongroise, assise à côté de moi, engage la conversation. Cette fille, qui tremble nerveusement et fume cigarette sur cigarette, revient dans son pays, appelée par une mère devenue infirme. Elle a terriblement peur.

« Dans quelques heures, je cesserai de faire partie du monde libre, dit-elle, et je ne pourrai plus jamais revenir. La frontière Se refermera derrière moi pour tou-

jours. Si j'échappe à la prison, j'arriverai peut-être à faire vivre ma famille, sinon, mon retour ne servira à rien ni à personne. »

Elle s'explique dans un mélange de mauvais français et d'allemand et son visage chiffonné par la fatigue fait pitié. J'essaie de la calmer suivant la bonne vieille recette qui consiste à dire qu'après tout le diable n'est pas aussi terrible que l'imagerie populaire veut bien le dépeindre et que les frontières vertes existent toujours pour ceux qui osent tenter leur chance. La jeune femme se contente de me répondre avec une commisération qui frise le mépris :

« Vous ne comprenez rien et vous êtes incapable de comprendre le drame des pays enfermés derrière le rideau de fer. La situation en Pologne n'est pas la même qu'en Hongrie, mais de toute manière ne vous imaginez pas que vous y verrez grand-chose. Malgré les apparences la surveillance est très stricte à Varsovie. »

Faute d'arguments je décide de dormir. Les lumières s'éteignent et seul le murmure des voix de deux bavards des fauteuils en arrière dérange mon sommeil. Ce sont des Tchèques. Décidément l'Europe Centrale est bien représentée.

À Paris, le temps est maussade. On regarde mon visa avec une certaine incrédulité et les formalités semblent plus compliquées que d'habitude.

Dans l'autobus qui doit nous transporter sur le terrain de décollage, les rares passagers s'observent en silence. Certains portent des chapeaux de fourrure et des pelisses, d'autres des manteaux beaucoup trop longs et de coupe démodée. Ces détails vestimentaires cependant ne surprennent pas autant que l'atmosphère qui n'est plus du tout la même.

Un homme monte et, au lieu de choisir discrètement et sans bruit une place, il se tient un instant debout, puis s'adresse en russe au monsieur assis tout près de la porte, qui ne répond d'ailleurs pas un mot. Il est vêtu d'un costume fripé et porte sur sa figure de nombreuses marques rouges.

Les autres passagers évitent ostensiblement de lui manifester le moindre intérêt. J'observe involontairement la scène et, bien entendu, j'attire l'attention de l'inconnu. C'est mon tour. Il se plante en face de moi et crie presque :

« Ne partez pas. Vous ne vous rendez pas compte que c'est l'avion pour Moscou ? Regardez ce qu'ils m'ont fait ! Ces traces sur mon visage, c'est leur cadeau !

J'ai réussi à m'échapper à la dernière minute. Vous ne me croyez pas ? Regardez... »

Il me met sous le nez un billet d'avion libellé en russe. Autour de moi, personne ne réagit. Le chauffeur, visiblement blasé, garde le silence.

« Je vous ai mis en garde, faites maintenant ce que vous voulez ! » lance l'inconnu avant de descendre. Comme je suis assise près du conducteur, je lui demande s'il a eu l'occasion de rencontrer souvent des énergumènes pareils et s'il comprend le russe, mais je n'obtiens qu'une réponse vague qui se perd dans le bruit du moteur mis en marche.

Quelques minutes encore, la traditionnelle passerelle, le sourire stéréotypé de l'équipage et c'est de nouveau l'avion. L'hôtesse n'est ni jolie, ni sympathique et le silence semble être de rigueur. Les passagers lisent ou regardent par la fenêtre. On annonce, en français et en russe, que dans une heure et demie nous allons atterrir à Varsovie. Pas un mot en polonais. Pourquoi ? J'interroge l'hôtesse qui précise très poliment que malheureusement Air France ne dispose pas de traducteur polonais et que, de toute façon, il n'est pas indispensable d'en avoir puisque les usagers de cette ligne comprennent soit le russe, soit le français.

L'avion atterrit à Okęcie, aéroport de Varsovie. C'est un terrain de gare aérienne, comme tant d'autres, un peu plus exigü, un peu moins moderne, peut-être, mais tout à fait semblable. Il n'y a pas d'hommes en uniformes, mitraillettes, à la main ; pourquoi alors ai-je tâté nerveusement dans ma poche le passeport canadien en me dirigeant vers les bâtiments de la douane ? J'ai l'impression subitement d'être dans un autre monde, où les règles du jeu ne sont pas les mêmes.

Après tout, la France est plus loin qu'on ne le croit puisque, dans un avion français, on oublie d'avoir un traducteur polonais, simple fait qui en l'occurrence prend une valeur étrange.

Il fait déjà sombre et je pénètre avec plaisir dans la petite salle méticuleusement propre où on a disposé, sur des tables recouvertes de nappes, de jolis bouquets de fleurs. C'est modeste, gai et accueillant. À la douane, le passeport canadien semble faciliter les choses. Tandis qu'on fouille soigneusement les ressortissants polonais, on touche à peine à mes bagages. Sur une formule, j'indique rapidement le montant des devises que j'ai en ma possession. Si je devais avoir au

moment de mon retour un nombre de dollars supérieur à celui que je viens de déclarer, le surplus serait confisqué au profit de l'État.

Au comptoir d'Orbis (bureau de tourisme polonais), on me donne, sur présentation du certificat de change reçu à Montréal, des zlotys. Pour obtenir mon visa, j'ai été obligée, en effet, d'en acheter un certain montant, calculé suivant la durée de mon séjour en Pologne, au taux de 24 zlotys au dollar.

Cette mesure s'explique par le fait que le pays manque de devises étrangères ; les autorités essayent d'éviter ainsi les spéculations auxquelles pourraient éventuellement se livrer les touristes en profitant de l'existence du marché noir où on offre, paraît-il, des taux trois à quatre fois plus élevés.

Je demande à l'employé où se trouve le téléphone public et j'apprends avec surprise qu'on ne dispose que d'un seul appareil placé sur le comptoir, qu'on s'arrache littéralement depuis quelques instants déjà. Patiemment, j'attends mon tour, ne sachant pas à quel point est vain mon espoir de pouvoir communiquer avec l'hôtel.

Les circuits téléphoniques fonctionnent, en effet, piteusement à Varsovie et le nombre d'abonnés est limité. J'ai appris par la suite qu'il est assez compliqué d'avoir un téléphone à sa disposition. En général, les gens évitent les conversations téléphoniques. Le souvenir de l'époque au cours de laquelle plusieurs personnes furent arrêtées à la suite de confidences imprudentes faites au téléphone ne s'est pas encore effacé...

De guerre lasse, je capitule et, tandis qu'un porteur s'empare de mes bagages avec une gentillesse qui n'a rien d'obséquieux, je comprends que je viens de prendre contact avec un de ces petits détails agaçants dont l'ensemble compose la réalité quotidienne des pays totalitaires.

Voyage en Pologne.

Chapitre III

Premier soir à Varsovie

[Retour à la table des matières](#)

J'attends l'autobus dehors. Il fait exceptionnellement chaud pour le mois de décembre et une pluie fine mouille le pavé. Quelques passagers s'engouffrent dans des taxis. Ce sont des voitures de fabrication russe ou polonaise que j'aurai souvent l'occasion de prendre par la suite, autant pour aller d'un endroit à un autre que pour bavarder avec les chauffeurs.

Le nombre des automobiles est assez élevé en Pologne, contrairement aux idées préconçues qu'on peut avoir à ce sujet dans les pays occidentaux, mais la majorité des véhicules est vétuste et, suivant les standards canadiens, serait classée parmi les automobiles d'occasion de troisième ou de quatrième ordre.

Faute de clients, mon porteur décide de me tenir compagnie. L'homme est amusant et semble avoir un inhabituel sens de l'humour. Il me raconte que ses revenus baissent de jour en jour.

« Ce n'est pas notre tarif qui est insuffisant, dit-il, cinq zlotys par valise ça peut aller, mais les temps ont changé, voilà le drame. Autrefois un monsieur se serait senti déshonoré de porter lui-même ses bagages, aujourd'hui c'est tout à fait normal. J'ai vu des colonels qui descendaient de l'avion avec un enfant sur le bras et une valise dans la main. Madame la colonelle suivait avec les autres bagages. Pensez-vous qu'ils m'appelaient ? Jamais de la vie, ils se débrouillaient tout seuls

et j'avais presque honte de les voir ainsi, chargés comme des dromadaires. Les excursions organisées par Orbis compensent un peu : il y a beaucoup de monde et on appelle toujours les porteurs, mais ce n'est pas assez pour vivre. Et puis quelle clientèle ? Rien que des jeunes. Inutile d'attendre un pourboire ... »

Je n'en crois pas mes oreilles. Suis-je réellement derrière le rideau de fer ?

J'ai dû me poser souvent, en Pologne, la même question en écoutant parler les gens, mais ce fut un des rares cas où quelqu'un établissait un parallèle entre « autrefois », expression désignant pudiquement la période qui a précédé 1939, et « maintenant. » La majorité de mes interlocuteurs, en effet, se contentait de comparer la période d'avant le « dégel » et l'avènement du gouvernement de Gomulka, avec celle qui l'avait suivie et qui dure encore.

Presque tous m'ont parlé, cependant, avec une franchise d'autant plus surprenante, un humour d'autant plus inusité que les longues années d'occupation allemande auraient dû logiquement leur inculquer l'habitude d'un prudent silence.

L'autobus arrive. Je cherche un siège, tandis qu'on charge les valises en les empilant sur les deux premières banquettes, derrière le conducteur. C'est un inexplicable gaspillage d'espace. Pourquoi n'a-t-on pas installé un compartiment spécial pour les bagages ? Décidément je commence à raisonner comme un touriste américain à Paris qui s'étonne de la présence des contrôleurs dans le métro, alors qu'il serait si simple de les remplacer par des machines automatiques.

À côté de moi s'installe une fort jolie blonde, employée de la ligne aérienne polonaise LOT (littéralement Vol). Nous partons. Je demande le prix du passage à ma voisine qui, bien que surprise de m'entendre parler polonais, ne s'intéresse que très modérément à ma personne. Ce qu'elle veut savoir c'est pourquoi Brigitte Bardot ne se trouvait pas sur l'avion en provenance de Paris. Les journaux avaient annoncé, en effet, que la célèbre actrice française s'arrêterait à Varsovie à l'occasion de son voyage à Moscou.

« Vous savez, me dit-elle, heureusement que l'avion de Moscou fait escale à Varsovie ; comme cela de grands acteurs viennent chez nous avant d'aller jouer en U.R.S.S. »

Je ne peux pas m'empêcher de remarquer, sur un ton aigre-doux, qu'avant la guerre la capitale polonaise était pour un bon nombre de célébrités une destination plutôt qu'un lieu de transit. La demoiselle semble ne pas comprendre l'allusion.

Elle n'était pas née à cette époque lointaine qui, à ses yeux, appartient déjà à la préhistoire. La petite employée de la ligne LOT veut connaître la couleur exacte des yeux de Brigitte Bardot. Le reste n'a vraiment aucune importance. J'avoue mon ignorance et on m'abandonne froidement pour commencer une conversation animée avec la collègue assise derrière nous.

J'arrive à saisir des bribes : André est blond, mais il est ennuyeux, par contre, Jean est infiniment plus intéressant ! ... Un rire étouffé accompagne les confidences. Et moi qui m'imaginait être assaillie de question sur la façon de vivre, de penser et d'agir dans les inaccessibles pays occidentaux ! André et Jean sont infiniment plus passionnants pour ma voisine que toute la magie du monde.

Dehors les maisons défilent, cachées dans l'ombre. Les rues sont mal éclairées et, comme l'autobus ne s'arrête qu'au centre de la ville, je ne peux pas voir grand-chose. Je descends enfin. Sur la place située tout près du Grand Hôtel, où j'ai décidé de loger, beaucoup d'animation. Les gens m'indiquent aimablement mon chemin.

Le terme de « camarade » n'est pas prononcé, on me dit : « Veuillez suivre, s'il vous plaît, la rue Krucza. » C'est d'une politesse exquise, voire un peu désuète d'après les normes occidentales.

Finalement comme j'ai réussi quand même à m'engager dans une mauvaise direction, ce qui est d'autant plus désagréable que ma valise pèse au bout de mon bras, je décide de prendre un taxi. Des voitures passent, mais aucune n'est munie des indications habituelles. Je trouve une station de taxis et je m'aperçois que peu de choses les différencient d'une voiture privée. Tout simplement, sur le côté, on note un dessin représentant la sirène, insigne de Varsovie, plutôt difficile à remarquer dans la pénombre.

J'engage la conversation avec le chauffeur, en prenant soin de préciser que je viens d'arriver du Canada, en ligne directe, ce qui n'incite que modérément sa curiosité. Il me demande s'il fait très froid à Montréal et sans attendre la réponse change immédiatement de sujet pour m'expliquer fièrement que Varsovie est une très belle ville.

« Évidemment il y a cette horreur, le Palais de la Culture, mais ce n'est pas notre faute. »

Je me risque timidement à remarquer qu'il s'agit, après tout, d'un cadeau offert par l'U.R.S.S. Mon interlocuteur oublie la circulation et se retourne pour me regarder bien en face et constater avec ironie que « le cadeau a été très cher ». On a dû, entre autres, sacrifier une bonne partie des forêts environnantes pour terminer l'intérieur de cet immense gâteau de noces, oeuvre étrange d'un pâtissier fou.

Glissons mortels... Mon conducteur me raconte alors la blague traditionnelle. « C'est du Palais de la Culture que vous aurez le plus beau point de vue de Varsovie. Quand vous y serez, vous cesserez de le voir ». Puis il me donne quelques conseils d'ordre général.

« Évitez de marcher dans les rues après minuit ; ça peut vous coûter votre sac à main, votre montre et même votre manteau et surtout attention au Grand Hôtel : la chambre 312 a un poste d'écoute. Remarquez, il paraît qu'ils changent de temps en temps, mais il semble que depuis quelques mois ce soit toujours le même numéro. »

Je lui demande s'il arrive souvent que des visiteurs étrangers se fassent inquiéter par les autorités. « Pas actuellement, mais mon copain de la milice m'avait dit qu'ils ont quand même arrêté quelque deux cents personnes cette année, » me répond-il.

Voyage en Pologne.

Chapitre IV

Chambre 312

[Retour à la table des matières](#)

Dans le hall du Grand Hôtel, qui semble bien exigü pour un hôtel de luxe, des hommes discutent debout. Je m'enregistre à la réception. Autour de moi, on parle en polonais, en allemand et en russe.

Il semble que les touristes en provenance de l'Occident viennent surtout en été. Selon les statistiques du bureau polonais de voyage Orbis, 80,000 ressortissants de pays occidentaux et de pays d'Outremer ont visité la Pologne en 1960. Ce chiffre ne comprend pas, toutefois, ceux qui se sont procurés leurs billets directement des compagnies de transport, sans passer par l'intermédiaire des agences de cet organisme.

Pourquoi ne fait-on pas de relevés à partir du nombre de visas accordés (puisqu'il faut en avoir un pour franchir les frontières de la Pologne populaire), ce qui permettrait d'avoir des données plus complètes ? Mystère de l'étrange comptabilité, toujours compliquée et difficile à interpréter, des pays derrière le rideau de fer.

On me demande mon passeport et le certificat d'Orbis que j'ai reçu à l'aéroport et qui indique le montant des zlotys dont je dispose. Quand je quitterai l'hôtel, on me le rendra après y avoir inscrit la somme prélevée pour payer les frais de ma chambre.

Je dois laisser mon passeport pour qu'on puisse m'enregistrer à la milice, formalité obligatoire qui existe d'ailleurs en bien d'autres pays. Toutefois, généralement, il s'agit d'un contrôle exercé par la police ; en Pologne, cette dernière a été remplacée par la milice qu'on craint généralement plus que la peste et dont j'ai eu l'occasion de constater à la fois l'efficacité et le manque total du moindre sens de l'humour.

Je passe au comptoir à côté, où une dame constate pensivement : « Vous êtes canadienne ! » et ajoute tout de suite après qu'il ne reste qu'une seule chambre disponible. C'est une suite qui coûte 250 zlotys par jour (\$10.50 environ). J'accepte et on me donne une clef énorme munie d'une non moins impressionnante plaque de fer. Impossible d'oublier ou de perdre cet ustensile !

Dans l'ascenseur qui monte lentement et s'essouffle à chaque étage, j'examine le numéro : 312. Je vais occuper la chambre qui, selon le chauffeur de taxi, cache un poste d'écoute. Un sentiment d'importance me pénètre, mais je plains l'employé qui sera obligé de surveiller mes conversations.

La porte s'ouvre et me voilà dans un des appartements les plus élégants du Grand Hôtel.

L'édifice a été construit après la seconde guerre mondiale, pourtant le plancher craque de toute la force des planches mal assemblées dont les joints bâillent déjà. Des fissures se dessinent sur les murs et la peinture du plafond s'écaille par endroits. Un immense téléviseur et un poste de radio bouchent la fenêtre de la petite pièce attenante à l'antichambre qui s'ouvre sur la chambre à coucher. Deux grands lits en occupent presque toute la surface. Beaucoup d'armoires qui grincent tout autant que les portes, ce qui n'est pas peu dire. De toute évidence, l'entreprise capitaliste obtient des résultats nettement supérieurs dans le domaine de la construction.

J'ouvre la radio dont le panneau lumineux indique les noms de toutes les capitales d'Europe : Paris, Londres... Je tourne lentement le bouton. Un bruit désagréable couvre le son et empêche d'entendre quoi que ce soit. Par contre, la réception d'un opéra diffusé de Moscou est excellente. On m'a affirmé, par la suite, que dans les maisons privées on entend très bien, à certaines heures, les émissions en provenance de l'Occident.

Je change de longueur d'ondes et j'attrape Varsovie. C'est une conférence. Le professeur parle de l'évolution des croyances religieuses et de leur disparition progressive au fur et à mesure de l'avancement de la science.

Ce n'est pas anticlérical, c'est pire ! Les mots clergé, église catholique, ou religion ne sont pas prononcés, mais on affirme clairement que les savants démontreront bientôt la fausseté des rites et des cultes, derniers vestiges de l'obscurantisme qui ont encore été préservés. En terminant, le conférencier exprime l'espoir que bientôt la science sera en mesure d'expliquer l'origine du monde d'une façon satisfaisante et qu'alors les gens cesseront d'attacher de l'importance à des dogmes sans fondements.

À la télévision, on présente un film documentaire. Des ouvriers défilent devant les machines. Le commentateur récite comme une litanie, des chiffres indiquant l'accroissement de la production de l'acier. L'image est bonne quoique un peu sombre, mais l'émission est franchement ennuyeuse. Pourtant il y a environ 500,000 téléviseurs en Pologne et la demande de nouveaux appareils est très grande.

Un poste coûte de 7 à 9 mille zlotys, somme extravagante si on songe que le salaire moyen se situe le plus souvent entre 1,700 et 2,000 zlotys par mois. Bien entendu, des facilités de crédit existent en Pologne, mais pour pouvoir en profiter, il faut justifier de revenus suffisants et les barèmes restent élevés. Comme, en outre, tous les grands magasins, garages, hôtels, restaurants, cafés, banques, compagnies d'assurance et jusqu'aux kiosques de journaux, appartiennent à l'État, le contrôle est efficace.

J'ai pu constater partout cet immense écart qui existe entre les prix et les salaires. Il est évident que la majorité ne peut pas vivre de la rémunération officielle, encore que dans la plupart des cas les deux conjoints travaillent. Dès lors, la population est obligée de recourir à des activités formellement ou implicitement interdites par la loi.

Trafic de devises, écoulement illégal de marchandises au marché noir, ou, pour être plus explicite, certaines propensions à empocher des pots-de-vin. Les peines sont sévères, mais la nécessité de faire face aux prix, trop élevés dans le cas de presque tous les produits alimentaires, vestimentaires et autres, force les gens à prendre des risques.

L'eau coule très lentement dans l'immense baignoire de la salle de bain et des indications rédigées en polonais, en russe, en allemand et en français précisent qu'il faut enlever le fard avant d'employer les serviettes de bain. Il semble bien que, comme la Russie, la Pologne manque de détergents ; le savon y est relativement cher, ce qui rend difficile l'entretien du linge, d'autant plus que l'utilisation des machines à laver n'est pas fréquente.

Il fait froid dans ma chambre. Par les grandes fenêtres très hautes, le vent pénétre et le chauffage semble nettement insuffisant. J'éteins le luminaire et j'entends aussitôt un déclic. Je refuse de croire que le poste d'écoute puisse être aussi mal installé, mais je me lève quand même pour tirer l'impressionnant verrou qui ferme ma porte. Un silence total règne dans les corridors où les chaussures sagement alignées attendent de redevenir brillants sous les coups de brosse des domestiques.

Illustration 2

Les fiacres d'autrefois à Varsovie (dessin d'Antoni Uniechowski)

[Retour à la table des matières](#)

Les fiacres d'autrefois à Varsovie (dessin d'Antoni Uniechowski).

Voir [Les Classiques des sciences sociales.](#)

Voyage en Pologne.

Chapitre V

Varsovie ville miracle

[Retour à la table des matières](#)

En 1944, il n'y avait plus rien. Un tas de ruines, des squelettes de maisons par-ci, par-là, un vague tracé de rues et, dans certains quartiers, quelques immeubles vides. Ce n'était qu'un immense cimetière de pierres, de ferraille et de meubles éventrés. Varsovie, bombardée à bout portant, brûlée et finalement évacuée par l'armée allemande en déroute, ne devait plus se relever. Les spécialistes décidèrent de reconstruire la capitale polonaise ailleurs. La population cria au sacrilège.

C'est alors qu'on décida de faire cette chose inouïe : rebâtir en totalité la ville selon les plans originels. Rendre aux édifices historiques leur ancien aspect, accomplir en somme l'impossible. Ce qu'il y a de plus étonnant c'est qu'on a réussi. Quand on songe que la Pologne était terriblement appauvrie par les dommages de la guerre, qu'il fallait réorganiser l'industrie et le commerce, qu'on manquait de tout et que l'avenir semblait très incertain, on se demande où les gens ont puisé un tel courage et une telle ténacité.

Et pourtant la capitale polonaise est aujourd'hui une très belle ville qui a gardé son cachet ancien, tout en s'enrichissant de nouvelles artères modernes, de voies plus larges, de plus nombreux parcs et de squares mieux répartis. Par je ne sais quel miracle, les architectes ont préservé le style des vieux immeubles et ce n'était pas une mince affaire, car Varsovie comptait un grand nombre de monuments et

d'édifices de diverses époques s'échelonnant sur une période de cinq siècles de son histoire. Il est hallucinant de revoir les pierres couvertes par la patine du temps, les sculptures et les ornements extérieurs, tout en se rappelant qu'en 1945 les travaux de restauration venaient à peine de commencer.

Par-ci, par-là, on retrouve encore des maisons qui portent des traces de balles et d'obus et, dans plusieurs quartiers, la réparation des dommages n'est pas finie. Néanmoins, il ne s'agit que de détails, si on considère l'importance de l'ensemble.

Ce qui rappelle surtout le tragique passé ce sont les plaques commémoratives, mais les Polonais disent, avec justesse, que de toute façon leur quantité est infime comparativement au nombre de patriotes morts au cours de l'occupation allemande et pendant l'insurrection de Varsovie.

Un passant attentif remarquera également les arbres qui ornent la majorité des rues et des larges perspectives aménagées un peu partout. L'existence de ces vieux troncs, hauts et massifs, surprend et étonne dans cette ville qui est pratiquement neuve. Ce sont des témoins vivants de la ténacité et de l'amour avec lesquels elle a été reconstruite. Certains furent décapités, en quelque sorte, mais on est parvenu à les préserver quand même, d'autres ont été transplantés des forêts environnantes, ce qui, étant donné leur taille et leur âge, paraît incroyable.

En regardant les arbres de la capitale polonaise il est difficile de s'empêcher de penser aux paroles de l'hymne national : « La Pologne n'est pas morte tant que nous vivons, » et de ressentir un profond respect à l'égard de son peuple.

Car la reconstruction de Varsovie ce n'est pas seulement une affaire de l'État, du régime, des autorités, ni même des architectes. C'est surtout et avant tout l'oeuvre de toute une nation. En dehors des gens de métier, des milliers de personnes ont sacrifié des jours et des nuits à la reconstruction, oublieuses de leur propre confort et de leurs intérêts immédiats. Cette ville est le symbole, en quelque sorte, l'expression traduite par les vieilles pierres et par les vieux monuments, d'un nationalisme invincible prêt à subir n'importe quelle épreuve.

Illustration 3

La Vieille Ville de Varsovie en 1945.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Illustration 4

Le même quartier en 1962, après la reconstruction.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Je me promène dans les rues dont l'animation surprend. Il y a beaucoup de voitures, uniquement de marques polonaises et russes qui, cependant, ont toutes « un certain âge ».

Les vitrines des magasins, nombreuses et souvent surchargées de marchandises, attirent visiblement les hommes et les femmes qui s'arrêtent pour examiner à loisir les objets exposés. Généralement, d'ailleurs, l'un se demande pourquoi, car ils sont rarement agréables à l'oeil tout en étant relativement très chers.

Les personnes que je croise, convenablement habillées, n'ont ni l'aspect morne, ni abattu et on remarque un grand nombre de jolies femmes. Pas de manteaux de fourrure, mais des manteaux de drap, bien coupés, de petits chapeaux amusants, le tout d'un chic qui n'a rien à envier à celui des Parisiennes.

J'entre dans un petit magasin, un des rares vestiges de l'entreprise privée. La propriétaire, une vieille dame qui semble avoir connu des jours meilleurs, me montre des chandails tricotés à la main, des nappes brodées et des tapis tissés selon la mode artisanale.

Ces articles sont d'une qualité supérieure, par rapport à ce que l'on trouve dans les grands magasins à rayons, mais restent terriblement chers. Ils sont confectionnés généralement par des personnes mariées qui, pour des raisons diverses, ne peuvent travailler à l'extérieur et complètent ainsi le salaire du chef de famille. Elles ne reçoivent, cependant, qu'une assez faible rémunération que les acheteurs, propriétaires de magasins, justifient par la nécessité de verser à l'État des impôts très élevés.

Comme il n'y a pas de clients, j'en profite pour poser quelques questions. Il paraît que les gens achètent peu de choses toutes faites et font généralement appel à la petite couturière qui, pour des sommes modiques, exécute sur commande des modèles soigneusement choisis. Grâce à ce système les femmes ont peu de robes, mais elles sont jolies et ne se ressemblent pas. L'essentiel c'est de se procurer le tissu, car les prix sont fort élevés et les étoffes disponibles généralement de qualité médiocre.

Illustration 5

Le calme de Varsovie.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Illustration 6

Les polonaises : Barbara Janiszewska et Lawa Jozwiakowska.

« Croyez-moi, me dit le propriétaire, de toute façon les Polonaises trouveront toujours le temps et l'argent pour s'habiller ; elles adorent ça. Vous auriez dû les voir avant la guerre, quand les Varsoviens savaient encore être gais. Insoucians, charmeurs et blagueurs, ils dépensaient sans compter. On disait qu'ici les gens ne regardaient jamais l'argent autrement que dans un miroir afin d'avoir l'impression d'en posséder le double. »

« C'est Varsovie qui donnait le ton dans le domaine des modes et des fastes, c'est là que naissaient les meilleures blagues, les plus amusantes chansons. On perdait des fortunes au champ de courses de Mokotow, où on admirait autant les chevaux de race, qui sautaient les obstacles, que les belles qui remplissaient les tribunes. Tard dans la nuit, les cabarets, les dancings et les restaurants restaient ouverts et on entendait jusque dans la rue leur musique et les rires des clients. Aujourd'hui, à deux heures du matin, tout est fermé, les gens ne s'amuse plus, ils se contentent de boire pour tout oublier. Les autorités nous rabâchent assez les oreilles qu'il y a trop d'alcooliques, mais à qui la faute ? »

Pourtant, elle a tort la vieille darne, car malgré la disparition des oisifs, malgré le bas niveau de vie, malgré l'alcoolisme même, cette plaie de la Pologne populaire, le petit peuple de la capitale continue à afficher une gaîté et une insouciance à toute épreuve. Devenu rare, l'argent ne coule pas à flots ; n'empêche que les théâtres sont pleins et que les cabarets ne chôment pas. Il semble, par contre, qu'un certain folklore particulier et propre à l'ancienne Varsovie a été définitivement chassé par le progrès.

C'est ainsi qu'on n'entend plus le matin le cri strident des jeunes vendeurs de journaux, qui partaient dans les rues en hurlant les dernières nouvelles. Chacun s'ingéniait alors à le faire d'une façon différente en s'efforçant de donner plus de piquant aux scandales du jour.

On ne voit plus monter ces gavroches de Varsovie dans les tramways et les autobus où, pendant la guerre, à défaut de la presse écrite défendue par l'occupant, ils présentaient au public une sorte de journal parlé. Sous le nez de la Gestapo, ils débitaient alors de longues plaintes, pas très mélodieuses d'ailleurs, qui racontaient en vers boiteux, mais toujours drôles, les méfaits d'Hitler.

Ça commençait innocemment par l'histoire d'un chien à qui son maître a offert un morceau de fromage pour qu'il n'oublie pas d'aboyer en voyant la photographie du grand Adolphe, suivaient quelques détails concernant les dernières arrestations et un résumé sommaire de nouvelles captées grâce aux postes de radio qui permettaient d'écouter les émissions en provenance de Londres.

Les mêmes jeunes garçons se chargeaient parfois de distribuer la presse clandestine, imprimée à la sauvette sur de minces feuilles de papier de format réduit, dont le colportage était passible de la peine de mort. Inconscients du danger, ils traitaient ce travail comme un sport passionnant permettant de « jouer aux Indiens » sans déranger les grandes personnes et en leur rendant, au contraire, service.

Plusieurs de ces enfants, étrangement adultes, furent tués en 1944, car ils prirent part à l'insurrection de Varsovie et leur groupe avait même réussi à mettre le feu à un tank en jetant sur sa carcasse chaude des bouteilles remplies d'essence.

Les autres représentants de cette incroyable engeance, au sourire contagieux, ont pu retourner sur les bancs des écoles. Désormais, les journaux de Varsovie se vendent dans les kiosques du Ruch, entreprise de l'État, chargée de la distribution de la presse à travers tout le pays.

Les changements survenus à cause de la guerre ont également fait disparaître un autre personnage très particulier et tout à fait typique : le cocher de fiacre. Au début de l'occupation, les Allemands ayant réquisitionné les chevaux, les fiacres de la capitale cessèrent de rouler dans les rues et leurs conducteurs changèrent d'emploi.

C'étaient généralement des hommes d'un certain âge, philosophes par nature, qui connaissaient mieux que quiconque les secrets des habitants et la petite chronique de leurs frasques. Leurs chevaux, tantôt maigres et décharnés, tantôt, par contre, bien nourris et pimpants, suivant les quartiers, servirent souvent de modèle aux peintres et aux dessinateurs de l'époque. Ils étaient également l'inépuisable sujet des préoccupations de diverses sociétés de protection des animaux, ce qui permettait aux vieilles dames de pousser les hauts cris pour protester contre l'usage du fouet, que les cochers exhibaient fièrement tout en l'utilisant, en réalité, fort peu.

Aujourd'hui les taxis les ont remplacés et les moineaux de Varsovie, qui par bandes suivaient autrefois les fiacres, sont partis en exode. D'ailleurs, d'après la version romancée, ces charmants oiseaux se seraient surtout expatriés pour ne plus supporter la vue des uniformes et le bruit des défilés de l'armée allemande. Quoi qu'il en soit, actuellement il envahissent de nouveau les statues de pierre, les arbres et les bancs publics, ne pouvant plus retrouver la chaussée devenue beaucoup trop moderne pour leur goût.

Les transformations de la ville ont épargné, cependant, ceux qui règnent encore en maîtres absolus sur les vieilles maisons : les concierges. Ils continuent, en effet, à faire l'objet de soins et d'attentions multiples des locataires, qui sont obligés d'attendre après minuit l'ouverture de la porte cochère. Pourtant les concierges se plaignent que les pourboires sont devenus rares, sans dire qu'ils n'ont plus la même notoriété dans le quartier.

Pendant la guerre, c'était eux qui protégeaient le sort des habitants. Vigilants et conscients de leurs responsabilités, ils scrutaient les rues et reconnaissaient infailliblement les petites voitures noires de la Gestapo qu'aucun insigne particulier ne distinguait, pourtant, de n'importe quelle autre auto. Immédiatement ils donnaient alors le signe d'alarme en criant à tue-tête dans les cages d'escaliers. Les postes de radio disparaissaient comme par magie, de même que les armes et les journaux clandestins ; les locataires empruntaient prestement les portes de service ; les appartements se vidaient de suspects. Quand les détectives en civil pénétraient dans l'immeuble, ils rencontraient une concierge bourrue et peu loquace qui était d'une ignorance à toute épreuve et dont le mari brillait invariablement par son absence. Des centaines d'hommes et de femmes doivent leur vie à ces personnages toujours munis d'un immense balai qui, en ronchonnant, nettoient les cours.

Leurs fils, autrefois Don Juans irrésistibles et séducteurs attirés des jeunes servantes, ne se glissent plus furtivement dans les cuisines. Il semble qu'ils soient devenus sérieux et qu'ils étudient ou travaillent tard le soir. Sans dire que les aides-ménagères d'aujourd'hui ont généralement l'âge canonique et qu'il est difficile de jouer des scènes de séduction dans des appartements surpeuplés, où plusieurs ménages utilisent la même cuisine toute la journée et même tard dans la nuit. Désormais, les cendrillons travaillent dans les usines et les rencontres romantiques des escaliers de service ont lieu dans la rue et dans les parcs.

Néanmoins les Varsoviens évoquent encore avec nostalgie ces ombres du passé, mais les dilemmes de la justice sociale n'ont guère de place dans leurs souvenirs, car ils se rattachent surtout à l'époque déjà lointaine de leur propre jeunesse disparue à jamais.

Voyage en Pologne.

Chapitre VI

D'un café à l'autre

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui n'a pas du tout changé, semble-t-il, à Varsovie, ce sont ses cafés. Une partie de l'ancien public n'est plus là, quelques établissements particulièrement huppés ont fermé leurs portes, mais dans ceux qui existent toujours encore, l'ambiance et même le service sont restés ce qu'ils étaient.

Pendant la guerre, les garçons de café et les serveuses furent souvent remplacés par des non-professionnels, mais on les retrouve aujourd'hui, un peu partout, avec leur façon très particulière d'appuyer sur certaines syllabes et d'utiliser un jargon fait d'adjectifs et de diminutifs tout à fait inédits. Ils ajoutent à chaque menu, à chaque commande, une note personnelle, en traitant et en maltraitant les clients sur un mode on ne peut plus drôle.

Certains regrettent, toutefois, la disparition des cafés des artistes qui avaient un genre particulier. Les autorités d'occupation ayant fermé, en 1940, les théâtres, des actrices et des acteurs, réduits au chômage, ouvrirent des cafés où ils assumaient eux-mêmes le service tout en présentant à l'occasion de courts spectacles. Pendant que Goering, Goebels et leurs semblables servaient d'objet de parodie, des observateurs placés dans des endroits stratégiques prévenaient au besoin l'assistance du danger éventuel. Actuellement, les artistes sont retournés sur les scènes des nombreux théâtres de la capitale et les pessimistes affirment que les spectacles satiriques ont succombé sous la férule de messieurs les censeurs.

Il m'est arrivé pourtant, un soir, d'aller écouter des chansonniers. Je venais à peine de trouver une table quand un clown commença à débiter, à mon grand étonnement, la chansons suivante :

« Plan minier, plan solide, on expédie des bolides,
« N'empêche que tout ça nulle part ne mènera.
« Tovarichs, réfléchissez ; il serait peut-être avantageux
[de choisir la liberté.]
« On ne fait pas ce qu'on veut, on hésite, on tergiverse,
[mais au bout,]
« On retrouvera une bonne paire de mauvais draps.
« Les Chinois sont jaunes, les Yougoslaves sont blancs,
« Mais les Polonais ne sont pas rouges non plus,
[à la mode, à la mode,]
« Et ils donnent des soucis, à la mode, à la mode... »

Cette poésie déclamée sur un fond musical enchantait visiblement le public. Tout à coup quelqu'un hurla quelque chose dont je n'ai pu saisir que deux mots : les Russes ... Immédiatement les gens se mirent à applaudir très fort pour couvrir la voix de l'artiste qui, d'ailleurs, avait déjà changé sa chanson. Au même moment, deux hommes entraient dans la salle, - consommateurs parfaitement semblables, en apparence, à tous les autres.

En somme, malgré le contrôle policier, malgré le risque d'une dénonciation, les Varsoviens semblent continuer à s'amuser publiquement au dépend de leur envahissant et omniprésent voisin.

Les cafés et les restaurants sont pleins de monde. C'est là qu'on rencontre des journalistes échangeant leurs impressions sur un événement quelconque, des hommes d'affaires, légales et illégales, et des mères de famille désireuses d'échapper un instant aux corvées domestiques.

Chassés de chez eux par l'exiguïté du logement et par le manque de chauffage convenable, ils se réunissent à l'extérieur, faisant en même temps honneur ainsi à

une habitude ancrée depuis longtemps dans les mœurs. Les administrateurs de ces établissements se plaignent que les gens restent des heures devant une seule et unique tasse de café ; les consommateurs rétorquent qu'ils supportent bien la lenteur du service qui se soucie en général fort peu de leur présence et la vie continue ...

Le cadre est resté le même. De grandes salles spacieuses et enfumées, des murs décorés à l'ancienne mode et surtout une atmosphère très particulière, propice à la discussion autour de petites tables rondes. Presque partout un piano, parfois un orchestre, mais toujours de bons exécutants soucieux de ne pas massacrer le morceau présenté à un public qui sait l'apprécier.

Il semble bien que le sens de la satire, l'amour de la bonne musique et la constante et parfaitement incompréhensible prédisposition à la joie de vivre ont encore cours sous le ciel de la capitale polonaise.

Je suis au Café des Invalides. Autour de moi il y a des femmes qui papotent, de vieux messieurs qui lisent les journaux, des hommes d'âge mûr et, bien entendu, des amoureux qui timidement essaient de se tenir la main. Un pianiste aveugle, digne d'être le soliste de grands concerts, exécute une polonaise de Chopin. Une dame cherche un mouchoir en s'efforçant de ne pas montrer qu'elle est émue. Image d'Epinal sans doute, mais qui correspond toujours à la réalité polonaise, où la musique de Chopin réveille des souvenirs inédits et des sentiments semblables à ceux que les Français éprouvent à certains moments en écoutant jouer la Marseillaise.

A côté de moi une jeune fille regarde avec impatience sa montre. Visiblement, elle attend quelqu'un et comme ce dernier est en retard nous faisons connaissance.

C'est une étudiante en droit, pleine d'enthousiasme naturel s'appliquant à toutes choses et surtout au présent dans ses moindres détails. Elle veut absolument me démontrer, par exemple, que les nouveaux cafés sont meilleurs que les anciens, que les rues sont plus propres qu'autrefois et que les étudiants sont plus actifs et plus intelligents que ceux de la génération précédente.

Elle essaie surtout de me persuader d'aller voir Hybrydy et Stodola, sorte de clubs organisés et dirigés par les jeunes.

À Hybrydy on peut assister le soir à des spectacles d'amateurs, entendre une conférence et même rencontrer des acteurs célèbres qu'on invite de temps en temps. À Stodola, les étudiants présentent des chansons, des monologues, ou récitent des poèmes. On y danse également avec passion le rock'n roll et le twist, inventions nouvelles importées directement de l'Occident.

Je regrette, hélas, de ne pouvoir bavarder plus longtemps avec elle, mais j'ai donné rendez-vous à des amis français à l'autre bout de la ville, dans le meilleur restaurant de Varsovie : Krokodyl. La jeune personne accepte de me présenter le lendemain à un groupe de ses amis. Je me lève et pour me mettre au diapason, je lui lance un au revoir sur le mode étudiantin, tandis que la demoiselle me répond par un au revoir tout ce qu'il y a de plus cérémonieux. Tant pis, j'ai raté mon effet, ça m'apprendra ...

J'attrape un taxi car les tramways et les autobus sont bondés. Le nombre des wagons mis à la disposition du public est encore très insuffisant. Pour éviter l'affluence à certains moments de la journée on ajuste spécialement l'horaire de l'ouverture et de la fermeture des magasins et des bureaux. Dans certaines institutions, comme la radio par exemple, on travaille de 9 heures à 4 heures, dans d'autres de 11 heures à 7 heures, ou de 8 heures à 3 heures de l'après-midi.

Le restaurant Krokodyl est situé dans la vieille ville, qui a été démolie totalement au cours de l'insurrection de 1944, et reconstituée depuis, suivant les plans originels.

L'établissement est très élégant, mais le cadre vieux rustique et le service très stylé ne peuvent faire oublier la vulgarité du public qui s'y trouve. L'excellent orchestre domine avec peine les trop bruyantes conversations des ivrognes, et de drôles de couples évoluent sur la piste de danse !

Le dîner coûte environ deux cent zlotys, et il semble que ceux qui sont en mesure de déboursier cette somme se recrutent dans une classe à part. La nourriture est cependant fort bonne et on peut avoir d'excellents vins hongrois et yougoslaves à des prix raisonnables ainsi que de mauvais vins français à des prix exorbitants.

À la table voisine de la nôtre, trois messieurs échangent des souvenirs sur un ton de voix très élevé qui résonne désagréablement ; machinalement, je me mets à écouter leur conversation.

« Tu te rappelles, autrefois, on pouvait les arrêter, les mettre en prison, mais maintenant rien à faire, se plaint l'un d'eux. Quand ils ne veulent pas travailler, il faut discuter, être poli et même supplier au besoin n'importe quel imbécile. J'ai réussi à coffrer dernièrement un homme, mais j'ai dû me justifier et faire toute une histoire. La production souffre et, nous, on adresse des rapports ; je vous demande un peu à quoi ça rime. »

Les deux autres interlocuteurs s'empressent de renchérir sur le même ton. Soudain un consommateur solitaire assis non loin de là, et qui observait notre table depuis le début de la soirée, se penche et dit :

« Attention camarades, cette femme vous écoute. »

Et c'est ainsi que j'ai entendu pour la première fois le terme « camarade » à Varsovie, dans un décor où il sonnait d'ailleurs comme une incongruité. Décidément, en Pologne, il ne faut pas essayer de cataloguer les gens selon les signes extérieurs de richesse.

En marge de la population, qui n'offre en réalité que peu de prise aux influences que voudrait exercer le parti communiste, vit une nouvelle classe possédante qui cadre mal avec l'ensemble. Classe d'opportunistes qu'on aurait tort, cependant, d'identifier avec le prolétariat considéré dans son ensemble.

La notion de différences du niveau de vie, elle-même, s'est estompée, dans une large mesure. On ne dit pas de quelqu'un, en Pologne, qu'il gagne plus, mais que « pour le moment il se débrouille mieux », en insistant sur le caractère temporaire et accidentel, de la chose. En dehors des techniciens connus, en effet, la majorité des employés supérieurs est à la merci d'un blâme, car il suffit de ne pas avoir su remplir des commandes dans le temps prévu pour avoir des ennuis souvent assez graves. Les sanctions, tout en étant moins draconiennes qu'avant 1956, restent toujours encore très pénibles pour les intéressés et, dans plusieurs cas, parfaitement irrévocables.

Atteindre un certain standard matériel ne signifie pas, en outre, la même chose qu'ailleurs. Pour ne citer qu'un exemple, assez anodin en apparence, mais significatif, posséder une voiture ne veut pas dire pouvoir l'utiliser.

Dans les rues de Varsovie, on rencontre, en effet fréquemment, des automobilistes qui s'arrêtent pour s'offrir de véhiculer n'importe qui n'importe où. Concur-

rence illégale à l'égard des taxis, mais pratiquée couramment à cause de l'impossibilité dans laquelle se trouvent les détenteurs de voitures automobiles de défrayer le coût de l'essence.

Les gens ne raisonnent plus en termes de revenus et il semble que la haine de classes s'est effacée devant une réalité commune qui maltraite tous et chacun.

Illustration 7

Vendeurs de journaux en 1900 (dessin d'Antoni Uniechowski)

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Voyage en Pologne.

Chapitre VII

Gaudeamus igitur

[Retour à la table des matières](#)

Elle est toujours là, toujours présente, toujours vivace, la vieille chanson traditionnelle des étudiants. La faluche n'a pas disparu non plus et elle a acquis, en outre, la valeur du symbole de la liberté, car il était défendu de l'arborer au cours des quatre longues années de l'occupation allemande.

À Varsovie, le cadre universitaire n'est pas moderne d'ailleurs, car ce sont les palais historiques des nobles qui abritent les foules estudiantines d'aujourd'hui.

Le palais de Tyszkiewicz, qui date de 1792, loge la faculté de philosophie, tandis qu'à côté, un autre édifice construit en 1844 abrite l'institut de géographie. C'est ici que Stanislas August, roi de Pologne, apprit la nouvelle de son élection et on peut voir encore le petit monument élevé pour commémorer le lieu et la date de l'événement.

L'ancien palais du roi Casimir fait également partie des bâtiments de l'Université avec son jardin, qu'autrefois la Commission botanique s'était chargée de moderniser, au grand regret du célèbre compositeur Chopin. Comme l'écrivait Chopin dans une lettre du mois de mai 1826, adressée à un ami : « On n'y retrouve plus ni les carottes, qu'autrefois on croquait près de la source, ni de petits bancs, ni de bosquets, ni de salade et choux avec leurs mauvaises odeurs, mais uniquement des plantes disposées à la manière anglaise. »

La bibliothèque universitaire, qui a cent cinquante ans d'existence, occupe le centre de l'ensemble du terrain universitaire. Elle doit beaucoup à son bibliothécaire en chef qui, pendant des années, parcourut les couvents et les monastères à la recherche de documents et de papiers inédits qu'il expédiait ensuite, non pas dans des caisses, mais dans des tonneaux, pour plus de sécurité, tandis qu'à Varsovie son collaborateur et son bras droit, Joachim Lelewel, se chargeait de les répertorier et de les classer afin de les rendre utilisables pour les futurs lecteurs.

Bien qu'elle ait subi deux guerres et deux longues périodes d'occupation ennemie, cette bibliothèque est actuellement la plus importante de la Pologne. Elle compte 1,300,000 volumes, et des dizaines de spécialistes reclassifient ses réserves de documents anciens. Entourés de verdure, ses vieux murs regardent défiler des générations d'étudiants et ses salles gardent toujours leur atmosphère propre et leur calme studieux.

Avec le même respect qu'autrefois, les jeunes gens enlèvent leur faluche avant de pénétrer à l'intérieur, où on parle invariablement à voix basse et où personne n'a osé jusqu'à présent jouer une des nombreuses farces dont les étudiants de Varsovie sont pourtant friands et qui défrayent la chronique des facultés.

Indestructible témoin de la culture ancestrale, elle surprend par sa richesse les visiteurs étrangers qui ne s'attendent pas à trouver en Pologne la même échelle des valeurs qu'en France, en Italie et en Angleterre. En se promenant dans les bâtiments de l'Université de la capitale polonaise, on sent d'une façon tangible que l'expression, combien usée : « La Pologne, dernier bastion de l'Occident », reste aujourd'hui comme hier, toujours encore parfaitement valable, tout en prenant une nouvelle signification face aux événements du dernier quart de siècle.

Il fait très beau et le soleil pénètre à travers les hautes fenêtres. Comme je me perds tout de suite dans les longs corridors, je décide de retourner dans la cour. Je passe devant le département de philologie classique, ancien conservatoire dont Frédéric Chopin fut un des meilleurs élèves et, je tombe par hasard sur un groupe où je reconnais la jeune fille à qui j'ai donné rendez-vous.

Ils sont tous, garçons et filles, très jeunes. La conversation s'engage facilement et, à l'annonce de mon intention de payer le café et les gâteaux, je me vois rapi-

dement entourée par beaucoup de monde. Nous allons nous installer dans un établissement qui se trouve à côté et avec peine nous parvenons à réquisitionner suffisamment de chaises.

D'abord ce sont eux qui posent des questions que j'esquive tant bien que mal. Je dis finalement que je voudrais les interroger pour le compte d'un journal, sans préciser qu'il s'agit de la presse étrangère, et j'obtiens le silence.

J'ai bien préparé une petite liste de questions d'ordre politique et social, mais le contact ne s'établit pas. Mes interlocuteurs me répondent par des phrases toutes faites, reflet fidèle d'une leçon bien apprise. Je change de registre et je décide de leur demander leur avis sur les simples et élémentaires réalités quotidiennes qui les concernent et les touchent directement.

Pourquoi étudiez-vous ?

L'assistance est sidérée ; c'est un problème qui paraît difficile à résumer en quelques mots. Ils ne sont pas tout à fait d'accord, car chacun a ses propres mobiles, mais finissent par admettre que les emplois inférieurs sont très mal payés ; par contre, on manque d'intellectuels et de professionnels. De façon générale, le fait d'avoir terminé des études universitaires permet de trouver de meilleures places et un travail plus intéressant.

Autant, cependant, à l'époque qui a précédé l'avènement de Gomulka au pouvoir, il suffisait d'exhiber un diplôme pour obtenir une situation, autant maintenant ce n'est pas tout à fait la même chose et les licences n'ouvrent plus aussi facilement les portes.

À moins qu'il ne s'agissent de gens spécialement favorisés par le parti communiste, qui trouve toujours moyen de faire passer les examens à un étudiant médiocre, afin de l'employer par la suite.

Il y a aussi ceux qui, plus simplement, considèrent leur séjour à l'université comme des vacances agréables et ne font rien. Finalement, forcés en perdant leur bourse de commencer à chercher un emploi, ils abandonnent leurs études purement et simplement au beau milieu d'une année scolaire.

« Il faut travailler beaucoup désormais pour réussir à décrocher de bonnes places. Si nous voulons édifier, en outre, une Pologne meilleure, nous devons être honnêtes avec nous-mêmes et profiter au maximum des facilités qu'on nous of-

fre », me dit un jeune homme de dix-huit ans, sur un ton vraiment trop sérieux pour ne pas sonner faux.

Bien entendu, la vie d'étudiant n'est pas toujours gaie ; les bourses ne sont pas très élevées et restent progressives, c'est-à-dire qu'en première année de faculté on reçoit moins qu'en troisième par exemple. Les maisons pour les étudiants ne coûtent, cependant, pas grand'chose ; on y mange mal, mais pour des prix vraiment modiques.

Pendant les vacances, on peut prendre part aux excursions spécialement organisées pour les jeunes. Il est facile de passer la belle saison dans les montagnes, ou au bord de la mer polonaise ; par contre, il faut être débrouillard pour partir à l'étranger et surtout dans les pays capitalistes.

Une des étudiantes me signale que les hôtels où on loge sont souvent mal tenus et que « la nuit il s'y passent des choses ... » -« Ma mère me défend même de participer aux excursions à cause de cela » dit-elle en rougissant. Sa voisine proteste : « Ta mère est vieux jeu ; la mienne est très fière, au contraire de savoir que je coucherai peut-être dans une chambre où autrefois dormaient les ministres ».

J'enchaîne immédiatement pour éviter les réactions intempestives des garçons qui visiblement aimeraient blaguer un peu.

Que pensez-vous de vos professeurs ?

Avant les réformes de 1956, plusieurs matières étaient enseignées par des gens qui ne valaient rien ; c'était une honte, paraît-il. Depuis, cependant, les cours sont intéressants ou ennuyeux, mais de toute façon on apprend toujours quelque chose. Bien entendu, certains professeurs obtiennent un silence à entendre voler une mouche ; ceux-là sont généralement « formidables » ; d'autres, par contre, se font chahuter, mais c'est leur faute, car ils ne cessent de rabâcher les vieux bouquins sans changer une ligne.

Je demande s'ils apprécient l'enseignement dispensé par Oscar Lange, un des plus célèbres professeurs de l'Université de Varsovie et économiste de premier ordre connu dans le monde entier.

Les garçon semblent l'admirer avec toute la fougue dont seuls sont capables des étudiants aussi jeunes ; les filles considèrent qu'il les intimide trop et préfèrent des professeurs plus jeunes. J'ai cru comprendre, à cette occasion, que les contacts

entre les élèves et le corps professoral sont infiniment plus fréquents qu'à la Sorbonne, par exemple. On ne pose pas de questions dans les amphithéâtres, mais on va souvent voir les professeurs personnellement pour demander des éclaircissements et des explications au sujet d'un problème.

Si on vous demandait de réorganiser l'enseignement universitaire, que feriez-vous ?

Ils admettent presque à l'unanimité qu'ils s'efforceraient de rendre plusieurs cours moins tendancieux, notamment dans le domaine de la sociologie et des sciences politiques, et qu'ils présenteraient d'une façon plus détaillée l'évolution de certains événements récents.

Un des étudiants me dit qu'il aimerait personnellement avoir à sa disposition des facilités permettant de réfléchir et de s'exprimer au lieu de se contenter d'assimiler uniquement un grand nombre de vérités toutes faites.

« J'estime, par exemple, que la nationalisation de tous les secteurs de l'économie n'est pas une bonne chose. Pour ma part, j'aimerais qu'uniquement l'industrie lourde soit entre les mains de l'État et que ses autres branches, ainsi que le commerce, relèvent de l'entreprise privée. On vient de me refuser le droit de développer cette position dans un travail que je dois présenter prochainement, je me demande bien pourquoi. Après tout, on devrait nous accorder plus de liberté ».

Je regarde les autres qui semblent ne pas vouloir intervenir dans la discussion. De toute évidence il est temps de changer de sujet.

Que pensez-vous du mariage ?

C'est une aventure à deux qu'il faut vivre jeune ; là-dessus, ils sont d'accord, mais le problème des enfants n'est pas envisagé par tous de la même manière. La majorité opte pour deux et au maximum trois, pas plus, car il est difficile de gagner la vie d'une famille trop nombreuse ; par contre, rares sont ceux qui préféreraient ne pas en avoir du tout.

Je ne peux m'empêcher de penser à la page du journal que j'ai parcouru au cours de la matinée et qui titrait en gros caractères : « D'après les dernières statistiques le nombre de naissances a notablement diminué ». L'auteur de l'article expliquait qu'on assiste à un décroissement de la poussée démographique et qu'il y a lieu d'espérer que cette tendance ne manquera pas d'aller en s'accroissant.

« Seule la baisse de la natalité peut favoriser une réelle augmentation du niveau de vie, » concluait le journaliste. Malthus est à la mode en Pologne.

J'offre une nouvelle tournée des pâtisseries et je demande sur un ton anodin s'ils sont catholiques.

C'est une question épineuse qui les touche de près. Dans l'ensemble, j'ai cru comprendre qu'ils sont attachés à la religion catholique de même qu'au clergé polonais en tant que tel. Selon eux, l'oeuvre de l'Église est toujours valable et nécessaire en Pologne.

Trois ou quatre protestent, par contre, en disant que les religions, d'une manière générale, n'ont plus aucune raison d'être, n'étant que des superstitions bonnes pour les femmes. Bien entendu, les étudiantes interviennent piquées au vif. Elles estiment que l'absence des prêtres dans les écoles et dans les facultés a favorisé la généralisation d'un regrettable dérèglement des moeurs.

Quelqu'un leur conseille d'apprendre mieux leur latin et de se faire nonnes, ce à quoi on lui rétorque que « le latin est plus mélodieux que le russe dont pourtant l'enseignement se généralise beaucoup trop. »

D'autres se lancent en pleine autocritique. La majorité des jeunes ne vaut rien. Ils sont mal élevés, n'étudient pas, traînent tard la nuit, attaquent les gens et se conduisent d'une façon scandaleuse ou ... « font partie de la milice. »

On ne semble pas avoir bonne opinion de la nouvelle force de l'ordre.

Je demande à rencontrer ce genre de camarades qu'ils qualifient de « chuliganie » (voyous). On me répond que ce ne sont pas des copains et que je dois en trouver par mes propres moyens.

Un étudiant en droit, qui est plus âgé que les autres, décide cependant de me donner quelques indications au sujet de cette classe à part. Selon lui, le niveau des études primaires et secondaires s'est amélioré sensiblement plus lentement, au cours des années d'après-guerre, que celui des universités.

« Les Allemands ayant exterminé un grand nombre d'éducateurs, les lycées ont souffert longtemps d'un cruel manque de pédagogues. Dans certaines classes, on nous abreuvait de propagande officielle, tout en n'étant pas en mesure de nous enseigner correctement les problèmes de mathématique et d'algèbre. En histoire,

des personnes désireuses de se faire bien voir par le régime faussaient sciemment les faits et l'esprit des événements. »

« Les étudiants les plus doués et les plus intelligents finissaient par s'apercevoir de la pauvreté de l'enseignement qu'on leur dispensait et par ne plus avoir aucune estime à l'égard de leurs professeurs. D'autres, une fois le baccalauréat en poche, coulaient inmanquablement la première année à l'université, faute d'avoir des bases suffisantes. Ces jeunes ont abandonné leurs études pour s'orienter du côté des écoles techniques, ou alors, déçus et aigris, ont déclaré la guerre à la société. »

« Vous savez, a ajouté le jeune homme, ce n'est pas une mince affaire de gagner sa vie ! Même ceux qui réussissent sont souvent obligés de cumuler deux ou trois emplois pour pouvoir se nourrir et se vêtir décemment. Et depuis un certain temps on n'a même plus le droit, dans plusieurs secteurs, d'avoir des emplois additionnels. Alors rien d'étonnant que ceux qui ont tout raté commencent à casser les vitres ; il faut se mettre à leur place. »

C'est le moment de nous séparer ; ils doivent retourner à leurs occupations et moi j'ai un autre rendez-vous. Je les quitte à regret. Ils sont vraiment très sympathiques ces jeunes qui jugent si sérieusement leurs semblables.

Dans la rue le soleil brille toujours et je me dis qu'il faudra absolument essayer d'interroger les « chuliganie. » Je voudrais surtout pouvoir me rendre compte s'ils ressemblent autant à nos « vestes de cuir, » que les étudiants que je viens de quitter ressemblent au fond aux boursiers des pays occidentaux.

Voyage en Pologne.

Chapitre VIII

Un revenant

[Retour à la table des matières](#)

La maison qu'habite mon ancien camarade est vieillotte. En passant, je remarque dans la loge du concierge une longue corde usée dont on se sert encore pour ouvrir la porte cochère fermée après minuit. De toute évidence c'est une « bonne maison » où n'entre pas qui veut. J'ai presque envie de me mettre à la recherche de l'inscription : « les mendiants et les livreurs sont priés de passer par l'escalier de service », si fréquente dans les immeubles parisiens du même genre.

C'est au deuxième. J'appuie sur la sonnette en bronze et une bonne m'ouvre presque aussitôt. On m'attend déjà au salon.

J'ai connu X à Paris, où nous avons suivi, pendant un an, les mêmes cours à la Faculté de droit. À l'époque, il était communiste et appartenait à une cellule composée d'étudiants français, espagnols et algériens, batailleurs, fanatiques et très actifs. C'est en 1952 qu'il est venu me voir la dernière fois pour me dire qu'il avait décidé de quitter la France et de revenir en Pologne considérant que sa vraie place était à Varsovie.

Ce jeune marxiste, fraîchement promu licencié, rêvait alors de se consacrer à l'enseignement. Idéaliste, il était prêt à éduquer gratuitement les masses. Depuis, il a réussi à faire ce qu'on appelle généralement une carrière. Marié à une femme

avocate et père de deux enfants, il a, en effet, sur le plan matériel, une situation assez privilégiée et supérieure, en tout cas, à celle de la majorité des mortels.

Nous échangeons des souvenirs de la lointaine époque parisienne et ensuite je raconte mon entrevue avec les étudiants. Je ne peux m'empêcher de remarquer, à l'occasion, qu'ils sont infiniment moins attachés aux doctrines communistes qu'il ne l'était lui-même dans le temps.

Il m'explique que la jeunesse polonaise actuelle ne peut pas ressentir vraiment les dangers de l'injustice sociale, ne l'ayant jamais connue ni expérimentée personnellement.

« Les étudiants que vous avez rencontrés s'imaginent que tout leur est dû : l'accès gratuit à la faculté, les diverses facilités, la possibilité de s'élever dans l'échelle professionnelle, le présent et l'avenir. Ils ne savent pas comme il était dur autrefois pour un fils de paysan de passer son baccalauréat ou d'obtenir un grade universitaire ... Au lieu de dire merci, ils critiquent tout avec une insouciance parfaite et souvent agaçante. Bien entendu on ne peut pas leur offrir sur le plateau une vie paradisiaque, mais on fait ce qu'on peut et c'est déjà beaucoup. »

« Seuls les vrais patriotes comprennent que notre réalité n'est décevante que dans la mesure où on ne sait pas la considérer comme une période temporaire et passagère. C'est facile de dénigrer, mais aujourd'hui il s'agit surtout et avant tout de construire ; on verra après qui a eu tort et qui a eu raison. »

« De toute façon, nos étudiants sont moins à plaindre que leurs collègues parisiens, mal logés et vivant grâce à des bourses beaucoup trop modestes. »

La femme de mon hôte l'écoute en silence. Est-elle d'accord ?... Je sens d'une façon générale qu'on se méfie et qu'on essaye de m'offrir la plus belle, la plus probante image de la réalité, non pas par opportunisme ou par crainte, mais pour défondre le principe même du système de la Pologne populaire.

Mon camarade me décrit les dernières réalisations économiques du régime. La construction de nouvelles usines, l'accroissement de la production et les prévisions optimistes de l'avenir. Il me parle de progrès réalisés et surtout de l'enthousiasme de l'ensemble de la population qui a cessé de considérer le travail comme un gagne-pain et qui a appris à l'envisager comme une mission journallement accomplie pour le bien de la communauté.

Je demande si on a donné aux « indésirables », pourchassés avant 1956, la possibilité d'évoluer dans le même sens.

Selon X, ceux qui ont compris leurs erreurs, ou qui ont été réhabilités en tant qu'innocents, détiennent aujourd'hui des situations souvent importantes.

Pourtant, d'autres personnes m'avaient affirmé, à maintes reprises, le contraire, en citant les cas précis d'hommes de valeur qui ne trouvent pas de place, depuis des années, pour avoir pris part, autrefois, à l'insurrection de Varsovie.

X m'explique que je devrais me méfier des réactions intempestives d'une minorité qui raconte n'importe quoi pour satisfaire sa haine et son dépit d'avoir été dépossédée. Sous prétexte d'être clairvoyants, ils refusent de se laisser emporter par l'ambiance générale et se contentent de vivre à l'écart, aigris et déçus. Position d'autant plus indéfendable que, selon lui, aucun régime n'aurait été en mesure de rendre aux riches d'avant-guerre, leurs usines, leurs terres et leurs palais.

« La Pologne était trop détruite et trop dévastée pour pouvoir se relever sans l'étatisation de l'économie ; ceux qui crient à l'injustice ne comprennent rien, soucieux uniquement de leur propre confort, dit-il. »

Assez méchamment, je remarque que l'optique change avec l'âge puisque lui-même a aujourd'hui une bonne, malgré que la seule idée d'employer des domestiques lui semblait autrefois être le symbole vivant d'un inadmissible esclavage. X saisit l'allusion au vol.

« N'imaginez pas qu'une nouvelle classe privilégiée est en train de renaître chez nous, c'est faux. Étant donné mes états de service et mon travail, je peux avoir des facilités particulières ; n'empêche que je ne deviendrai jamais un de ces intellectuels froids et distants regardant avec supériorité le malheureux peuple qui l'entoure. »

« Le marxisme permet d'établir une fois pour toute la juste échelle des valeurs. À chacun selon son travail et ses capacités n'est pas un slogan de propagande, mais une idéologie parfaitement réalisable. L'individu est soumis à la masse, responsable devant elle et conscient de ses devoirs. L'oisif et l'indifférent n'ont plus aucune raison d'être. »

Je constate que le même phénomène devient de plus en plus fréquent dans les pays capitalistes, où les gens ont cessé depuis longtemps, à quelques rares exceptions près, de vivre de leurs rentes. X n'est pas d'accord.

« Le régime capitaliste nourrit gratuitement des incapables et il reste impuissant devant un problème aussi vital que celui du chômage, par exemple. C'est un système périmé appelé à disparaître, n'étant pas en mesure de donner à l'ouvrier le sens de son devoir et acceptant qu'il soit réduit au seul rôle de robot. L'ouvrier polonais sait que son travail a un sens ; l'ouvrier occidental ou américain ne fait que vendre son temps et son effort pour une somme plus ou moins élevée sans avoir la moindre considération et le moindre intérêt pour le métier qu'il exerce. »

« L'individualisme c'est la possibilité de se sentir membre d'un tout. Il est faux que Marx n'a pas mis en valeur la conception de l'homme en tant que tel et que le communisme favorise les masses au détriment de l'individu. Bien au contraire. C'est le seul courant idéologique capable de lui redonner sa vraie place. » Pour illustrer son raisonnement il s'attaque au principe de l'hérédité.

« Voyez-vous, dit-il, autrefois le sort d'un être humain dépendait en quelque sorte de la place qu'occupait sa famille dans la société polonaise. Aujourd'hui il est considéré non pas en fonction de la chance qu'il a eu de naître dans un palais ou dans une cabane, mais suivant sa valeur propre et personnelle. »

J'invoque l'exemple du *self-made man*, devenu image d'Épinal, pour remarquer ensuite que ce genre d'individus est bien plus heureux que l'homme qui profite dans la Pologne actuelle du nivellement des classes qui n'a pas apporté le bien-être promis, loin de là. X, lui-même, est obligé de cumuler plusieurs emplois pour parvenir à avoir une aisance relative, dont il estime avoir besoin pour donner son plein rendement. En somme, sa situation, tout en étant déjà enviable par rapport à celle de beaucoup d'autres, est inférieure à ce qu'il pourrait espérer obtenir dans le cadre d'un pays dit capitaliste.

« J'accepte les sacrifices car j'ai l'impression de le faire pour un but qui en vaut la peine, rétorque X. La Pologne de demain, la Pologne indépendante, étonnera le monde par ses réalisations. »

Pensez-vous qu'elle parviendra à se libérer de l'ingérence soviétique ?

« Nous n'avons pas le choix, dit-il. Pour le moment il ne reste qu'à attendre mais tôt ou tard la situation internationale subira des changements notables et ce sera à notre avantage. Ce qui compte c'est d'établir un *modus vivendi* acceptable. Il faut en somme que la population reste calme afin d'éviter le retour des contrôles et des *nettoyages* que la Pologne a connue à l'époque stalinienne. »

Tout va bien, par conséquent, dans le meilleur des mondes à condition de temporiser, d'accepter des salaires insuffisants et de croire dans un avenir sans nuage. Toujours le fameux concept de la génération sacrifiée, mais imposé par une puissance étrangère et non pas librement consenti pour des raisons idéologiques, car X devra m'expliquer par la suite, que selon lui la pauvreté en Pologne n'est pas due aux réformes sociales exigeant des sacrifices dans l'immédiat pour mieux préparer l'avenir, mais à la présence des « camarades soviétiques. »

Je lui demande, en effet, pourquoi on est obligé de se contenter d'un niveau de vie aussi bas. Pourquoi la Pologne, pays agricole, n'est-elle plus en mesure de fournir à sa population la nourriture indispensable, à des prix en rapport avec les salaires ? Le fait que tout le monde travaille « dans la joie » devrait logiquement permettre de réaliser, dans certains domaines, des résultats plus satisfaisants.

« D'une part, dit-il, on veut industrialiser le pays à un rythme aussi accéléré que possible. On veut investir le maximum et dépenser le minimum ; par conséquent on est forcé de limiter la consommation au niveau des individus. On extrait plus de charbon, on construit des combinats géants, on fabrique des tonnes de papier, des kilomètres de tissus. La balance commerciale est équilibrée, le danger d'inflation a disparu et on a réalisé le plein emploi, mais, d'autre part, nous avons des charges très lourdes. »

Illustration 8

*Le dramaturge polonais Stanislas Wyspianski,
sculpture de X. Dunikowski (1960).*

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Illustration 9

Joseph Conrad (Korzeniowski), écrivain anglais d'origine polonaise.

Illustration 10

Nouvelle voie Est-Ouest à Varsovie.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Illustration 11

Dans les montagnes polonaises.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Illustration 12

Des écoliers polonais.

« Dès que notre production augmente, on exige des dons. C'est beau d'être généreux, mais nous n'avons pas les moyens, pour le moment, de jouer aux nababs. Sur le papier, mais sur le papier seulement, nous vendons ; en réalité ce sont des cadeaux purs et simples, faits à nos lieux et places, par l'U.R.S.S., soit à nos voisins, soit aux pays sous-développés. Nos produits servent aux autres et on refuse à la Pologne jusqu'au droit de signer le nom de l'expéditeur sur le colis, jusqu'à la possibilité de décider du genre de la marchandise. Nous avons beau protester que le pays manque de savon, s'ils exigent du savon, il faut s'exécuter. »

Alors à quoi bon produire ?

« Pour mettre en place les machines, pour roder le système, pour former des spécialistes. Il ne faut jamais oublier que les contraintes politiques passent, mais que les usines, les combinats et les fermes modèles restent. C'est triste, bien sûr, mais ce n'est pas désespéré ; il suffit de vouloir, de croire et ... d'attendre. »

Nous changeons de sujet. Je mentionne que je dois, après mon séjour en Pologne, passer un certain temps à Paris et je pose cette petite question insidieuse : Ne regrettez-vous jamais d'avoir quitté la France ? Si c'était à recommencer, retourneriez-vous avec le même enthousiasme en Pologne ?

Mon ancien camarade réfléchit un instant et répond ensuite avec une sincérité qui lui fait honneur : « Pas avec le même enthousiasme, mais certainement avec le même sens du devoir. Ma conception du monde ne me permettrait pas de travailler ailleurs, car je sais que ma place est ici. Heureux, ou malheureux, j'y resterai et je croirai toujours d'une façon inébranlable qu'il faut s'agripper à cette terre qui est nôtre. Ceux qui disent « à quoi bon » ne sont pas vraiment attachés à leur pays. On trouve partout des défaitistes, on trouve partout des gens qui ne savent pas sortir de leur petit univers pour voir plus grand. Cette minorité, de même que celle des opportunistes, qui se sont vendus corps et âme en échange de bonnes situations pour lesquelles ils ne sont même pas qualifiés, ne m'intéressent pas. »

« Par contre, quand je me trouve devant mes élèves, j'ai l'impression que mes idées portent, qu'elles réveillent un écho. J'ai l'impression d'être vraiment utile à quelque chose et non pas seulement de gagner mon pain quotidien. J'aime mon travail et je ne pourrais jamais l'exercer à l'étranger. Mon sort est insolublement lié à celui de ma patrie, l'unique endroit au monde où le peu que je puisse apporter a une valeur pour moi comme pour les autres. Vous verrez qu'un jour, dans la

Pologne libérée de toute influence étrangère, la jeunesse sera meilleure, plus intelligente, plus avancée qu'autrefois et qu'aujourd'hui. Nous aurons de vrais écrivains, de vrais intellectuels, de vrais artistes. Nous finirons par prouver que même le plus puissant géant du monde actuel, celui que l'Occident craint, et que nous nous contentons de supporter, sans plus, ne pourra pas nous vaincre et nous transformer. Et si vous êtes tentée de ne pas me faire confiance, pensez aux réformes de 1956, pensez à l'immense pas en avant que nous avons déjà réalisé... »

C'est le mot de la fin ; il est temps de serrer les mains et de m'en aller. La jeune femme m'accompagne à la porte et sur le seuil me dit : « Je vous envie de retourner au Canada ; pour nous il est impossible de voyager. On n'obtient pas toujours son visa et puis, de toute façon ça occasionnerait des dépenses que nous ne sommes pas en mesure d'assumer. La vie n'est pas facile ici, malgré tout ce qu'on puisse en dire. »

Simple réflexion de femme ou expression d'un malaise profond et de regrets inavouables ? Après tout, il doit être bien difficile de se contenter indéfiniment de l'image d'un monde meilleur, quand on n'est qu'un simple être humain qui travaille douze à quatorze heures par jour pour vivre décemment.

D'ailleurs je suis trop étonnée par la découverte que je viens de faire pour continuer à écouter attentivement mon hôtesse. A travers la porte, restée entrouverte, je viens de remarquer, en effet, une grande photographie, placée bien en évidence, sur le guéridon. Un mince voile de crêpe recouvre le coin du cadre. Photographie de famille ? Pourtant je connais ce visage pour l'avoir vu déjà quelque part... À ma grande stupéfaction, je réalise soudain que c'est Joseph Pilsudski, le dernier grand maréchal de la Pologne d'avant-guerre, de la Pologne libre...

Pourquoi X cultive-t-il si pieusement le souvenir de cet ancien homme d'État ?

Les communistes polonais n'ont pas fini de me surprendre.

Voyage en Pologne.

Chapitre IX

Le maréchal

[Retour à la table des matières](#)

Vingt-sept ans se sont écoulés depuis la mort de Joseph Pilsudski. Pourtant, quand on évoque son nom, quand on interroge les Polonais sur son rôle politique, on a l'impression qu'il est toujours vivant, toujours présent dans quelque recoin mystérieux de Varsovie.

L'existence de cet homme, c'est en même temps une page de l'histoire polonaise. Tour à tour il fut prisonnier des Russes et des Allemands, forçat, condamné à mort, commandant, soldat et maquisard. Poursuivi, recherché, adoré et porté finalement en triomphe, il passa de son vivant dans la légende.

Son testament ne comporte que quelques phrases simples, quelques vérités qui ne vieillissent pas et qui, chose étrange, sont aujourd'hui d'une surprenante actualité.

C'est vers 1890 ou 1900 d'ailleurs qu'il écrivit déjà ces lignes :

« Le socialisme doit mettre tout en oeuvre pour rendre le pays libre et indépendant et l'indépendance nationale est la condition sine qua non de la victoire du socialisme en Pologne. D'un côté l'Asie barbare et sauvage essaye de pénétrer dans notre existence avec toute son indifférence, sa cruauté et son esclavage, de l'autre naît le mouvement conforme à l'esprit de l'évolution du monde occidental, qui veut rompre les chaînes, qui veut effacer les traces de l'esclavage et du règne

de l'homme sur l'homme. Entre ces deux courants une lutte définitive va se livrer un jour, une lutte à mort... »

« Nous ne voulons pas mourir pour augmenter nos salaires. Ce n'est pas un but digne de sacrifices. Nous voulons une Pologne indépendante afin d'y organiser une vie meilleure et plus équitable pour tous. »

Artisan de cette Pologne libre dont il parlait alors, Pilsudski devait remporter une victoire définitive sur les bolcheviks en 1920, au cours d'une bataille qui décida, selon Weygand, du sort de l'Europe. Dans ses mémoires, le général français affirme : « Il n'est pas exagéré de dire que la menace qui pesait sur l'Occident a été écartée pour vingt ans ; le monde a contracté une immense dette de reconnaissance envers la Pologne. »

Ces citations et ces dates ne jalonnent, cependant, que l'épopée déjà ancienne d'un homme exceptionnel qui a su lutter et vaincre, mais les Varsoviens se souviennent bien mieux encore du maréchal, figure très attachante d'un chef d'État dont la popularité a survécu intacte à une guerre et à un changement de régime.

« J'étais déjà marié à l'époque et père de famille, me dit un employé des postes. Pourtant, pour moi comme pour les autres, Pilsudski faisait figure d'un protecteur. Les politiciens avaient beau le dénigrer ; tant qu'il vivra, disait-on alors, assez naïvement d'ailleurs, je l'admets, la Pologne sera libre et indépendante. »

« Les adversaires du maréchal soutenaient qu'il ne s'agissait que d'un engouement sciemment provoqué et soutenu par la propagande gouvernementale, mais nous, nous étions sincères. »

« Chaque matin, Pilsudski allait se promener, sans escorte, dans les rues. Simplement, naturellement, il parlait aux enfants et aux adultes rencontrés au hasard. Parfois ses grandes moustaches effleuraient les joues des écoliers qui souvent venaient lui apporter de petits bouquets de fleurs. Car pour les jeunes, le maréchal, c'était un personnage familier qu'on appelait *grand-père*. »

« Le jour de sa fête des milliers d'enfants calligraphiaient leurs vœux sur de grandes feuilles de carton et composaient des vers naïfs et charmants à son intention. En réponse, ils recevaient des lettres de remerciements qui, parfois, étaient écrites de la main du maréchal et que les collégiens suspendaient soigneusement encadrées, au-dessus de leurs lits ».

Pilsudski était tout aussi populaire auprès des citadins que des paysans, qui lui vouaient une confiance tout à fait inusitée chez ces gens méfiants par nature.

On raconte à ce propos qu'un jour le bureau de la poste centrale de Varsovie aurait reçu une enveloppe adressée au Bon Dieu, que, sans hésiter, l'employé préposé au triage du courrier, expédia à Joseph Pilsudski. Il s'agissait d'une lettre écrite par un pauvre paysan dont la maison avait brûlé et qui, démuné de tout, ne savait plus où chercher de l'aide. L'homme décida donc de demander au Bon Dieu de le secourir et pour plus de sûreté mit par écrit sa supplique. Discrètement et sans entourer son geste d'une publicité qui accompagne généralement ce genre de bonnes actions, Pilsudski envoya au sinistré, pendant un certain temps, des sommes importantes qu'il prélevait sur ses appointements personnels.

On m'a affirmé que l'histoire est authentique ; de toute façon, ce qui semble le plus surprenant c'est que des gens relativement jeunes la répètent encore. Rares sont les dictateurs qui ont laissé des souvenirs semblables ...

L'intégrité du maréchal était proverbiale, ainsi que son désintéressement qui frisait l'exagération. A sa mort, sa veuve ne reçut, en effet, qu'un fort mince héritage et ses filles furent obligées de travailler pour éviter de demander une pension à l'État.

Autant le maréchal aimait entrer en contact avec les gens simples, autant il détestait les réceptions officielles aux cours desquelles il s'ingéniait à choquer les personnalités présentes.

On dit que son langage tranchait et qu'il jurait d'une façon tellement brutale et fréquente que les traducteurs hésitaient à rapporter fidèlement ses propos aux diplomates étrangers. Pourtant, même les représentants de l'Allemagne hitlérienne, connus pour leur morgue hautaine, acceptaient sans broncher ses façons brusques et avaient à son égard une admiration tout à fait exceptionnelle.

Avant sa mort, le maréchal a souffert de terribles douleurs ; il était atteint de cancer. Devant la porte de sa résidence des foules se ramassaient ; semblables à de proches parents et des amis anonymes, ils attendaient des heures pour avoir des nouvelles de sa santé. Même les ennemis de Pilsudski, même ceux qui combattaient sa politique, pensaient en cette année 1935 qu'il ne devait pas, qu'il ne pouvait pas mourir, qu'une telle chose n'était pas possible.

Malade, se traînant à peine, le maréchal trouva encore la force de rencontrer Eden pour le mettre en garde, une dernière fois, en prédisant que tôt ou tard la Russie soviétique deviendrait un grave danger pour la paix du monde.

« À sa mort, me raconte une Varsovienne, les rues de Varsovie se sont couvertes de kilomètres de crêpe noire. On aurait dit qu'un terrible deuil avait frappé personnellement des milliers des gens. Des hommes et des femmes pleuraient en suivant le convoi funèbre et la chaussée était jonchée de fleurs. »

« Nous n'avons pas oublié que le coeur de Pilsudski est enterré à Wilno. Cette ville ne cessera jamais d'être polonaise et, quoi qu'il advienne, nous la reprendrons, » disent encore certaines personnes.

La Pologne populaire qui critique et dénigre son passé capitaliste continue à se souvenir de son maréchal.

Et voilà pourquoi la photographie de Joseph Pilsudski garde sa place d'honneur dans l'appartement de X, communiste convaincu qui rêve à la « Pologne de demain, la Pologne indépendante qui sera en mesure d'étonner le monde. »

Voyage en Pologne.

Chapitre X

La fierté ne se raisonne pas

[Retour à la table des matières](#)

Je prends un taxi pour me rendre aux bureaux de la Société de production des films documentaires, qui se trouve assez loin du centre de la ville et, comme il n'y a rien de plus propice aux confidences que l'atmosphère d'une voiture, où on est à l'abri des oreilles indiscrètes, j'engage la conversation avec le chauffeur.

Je commence sur le mode naïf : « Vous avez un beau métier, toujours libre, toujours indépendant ! » Il est indigné - ça a marché ! - et je n'ai plus qu'à l'écouter.

Mon conducteur me raconte qu'il a fait la guerre comme soldat de la division du général Anders. Après les hostilités, il aurait pu rester en Angleterre, mais il ne parvenait pas à s'habituer, et puis sa famille l'attendait en Pologne. Alors il est revenu avec un petit pécule et il a acheté un taxi.

C'était terrible au début. On se faisait arrêter pour un oui ou pour un non et, la nuit, il était très fréquent que des inconnus s'attaquent au chauffeur qui avait le malheur de s'arrêter croyant qu'il s'agissait de clients. Heureusement, cette période est finie.

Depuis que Gomulka est au pouvoir, on respire, mais il est difficile de savoir pour combien de temps et de toute façon on continue de vivre mal autant à cause du bas niveau des salaires que des déficiences de la production et de la distribution des objets les plus indispensables.

Dans son immeuble, par exemple, on a enlevé au mois de mai les cuisinières à charbon et les poêles, car les autorités du logement ont décidé d'installer le chauffage central. Deux mois plus tard les cuisinières à gaz ont été livrées, mais les radiateurs on les attend toujours. Alors en plein mois de décembre, les locataires gèlent dans des logements qui, privés de chauffage, se détériorent.

« Si vous ne me croyez pas, lisez les journaux, » ajoute-t-il.

J'ai vérifié, en effet, l'exactitude de ses dires et j'ai pu constater également à cette occasion d'autres problèmes du même ordre, notamment les fréquentes coupures du courant électrique que la lenteur des services de réparation rend on ne peut plus pénibles.

Je regarde par la fenêtre. Des rangées de maisons très belles, de larges avenues, qu'aucune annonce publicitaire ne vient enlaidir, partout beaucoup d'arbres. Vraiment Varsovie n'a rien de commun avec la triste monotonie des mornes villes modernes.

Nous longeons le pare du Belvédère qui se trouve à ma gauche. En face, de l'autre côté de la rue, un petit palais tout blanc. J'interroge le chauffeur.

« À gauche, c'est bien entendu Belweder, grogne-t-il, l'ancienne résidence du maréchal Joseph Pilsudski, et l'horreur blanche qui lui fait face, c'est la nouvelle ambassade russe. Notre maréchal se retourne certainement dans sa tombe à la seule idée de ce voisinage. Parfois, je me dis que ça ne peut durer, qu'il fera quelque chose et que leur bicoque va s'écrouler un beau jour comme un château de cartes. Pauvre Pilsudski, il n'a pas mérité ça ... »

La popularité de l'U.R.S.S. n'a pas l'air d'être très solidement implantée en Pologne !

Le taxi s'arrête, nous sommes arrivés. Je pénètre dans une grande cour et ensuite dans une maison assez quelconque. Il y a beaucoup d'animation dans les corridors et, avec peine, je trouve le bureau que je cherche. Une jeune femme très blonde et très affable me prie d'attendre. Je suis dans une jolie pièce ronde, meublée avec beaucoup de goût, où seule la présence de la secrétaire et le bruit de sa machine à écrire indiquent qu'il s'agit d'un bureau.

Peu de temps après, la porte s'ouvre et un homme d'une trentaine d'années me fait entrer dans une chambre dont les meubles Louis XV et le très beau tapis rou-

ge créent une atmosphère parfaitement inusitée. Quelques tableaux, mais pas de photographies des personnalités marquantes du régime. Les murs sont en mauvais état, les coussins bâillent et le dossier de ma chaise bouge dangereusement.

Il est triste de rencontrer partout cette détérioration marquée des intérieurs qui parviennent pourtant encore à surprendre par leur bon goût et un réel souci d'une décoration, sinon fonctionnelle, à tout le moins agréable à l'oeil.

J'explique à mon interlocuteur que je voudrais avoir des renseignements sur la production cinématographique polonaise. Il se montre tout de suite empressé et me dit qu'il est d'autant plus heureux de pouvoir me rendre service que je viens du Canada où les producteurs polonais ont été très bien reçus, à l'occasion de la projection de leurs films. Nous nous offrons mutuellement des politesses bourrées d'adjectifs élogieux et j'ai beaucoup de mal à le faire parler de ce qui m'intéresse.

J'arrive cependant à apprendre que la production des films documentaires est généralement de bonne qualité artistique et le nombre des bandes produites reste relativement élevé. Par contre, on ne fait pas assez de films romancés, ce qui est regrettable, car on dispose d'excellents acteurs et de bons metteurs en scène.

Les cinéastes des films documentaires évitent d'une façon générale de former des groupes homogènes. Autant dans le film compte surtout l'intrigue, autant dans un documentaire seule l'originalité permet de traiter un sujet d'une façon intéressante et différente. « Actuellement, souligne mon interlocuteur, on insiste beaucoup sur la qualité de la forme artistique du film documentaire qui doit être suffisamment parfaite pour frapper non seulement l'esprit du spectateur, mais également son imagination. Cette tendance a permis d'attirer un public qui n'était pas friand de ce genre de films, destinés autrefois à l'usage presque exclusif des écoles. »

« Néanmoins, ce fut surtout Georges Bossak, directeur artistique de la production des films documentaires, qui a su leur donner, à partir de 1956 environ, une impulsion très spéciale et assez révolutionnaire. Son équipe de jeunes cinéastes lança des critiques cinglantes contre la bureaucratie excessive que favorisaient les autorités et réalisa plusieurs films satiriques. Le même groupe traita également, avec beaucoup d'intelligence et de doigté, des problèmes sociaux dus à l'ignorance et au manque de compréhension, tout en s'abstenant de suggérer des solutions et laissant, en quelque sorte au public, le soin de réfléchir et de réagir au besoin.

Bossak s'est surtout efforcé de montrer le vrai courage humain et il a réussi, ce qui n'est pas une mince performance. »

Progressivement, mon interlocuteur se laisse emporter par un sincère enthousiasme qu'il aimerait me faire partager. J'ai mauvais esprit, cependant, et je ne peux m'empêcher de lui parler des films aperçus à la télévision où revenait sur tous les tons le même leitmotiv : la production augmente, la production augmente, la production augmentera encore ...

Il me regarde avec un sourire mi-amusé, mi-ironique et constate que « tout ne peut pas être parfait sur cette terre, vallée de larmes, mais il est inutile de chercher à voir ce qu'il y a de moins bon au lieu d'essayer de voir ce qui en vaut la peine. »

C'est presque une leçon d'ordre général qu'il semble avoir envie de me donner et qui, il va sans dire, ne s'applique pas uniquement au domaine restreint du cinéma documentaire.

« Venez, conclut-il, vous pourrez constater que je n'exagère pas en affirmant que les productions de nos cinéastes sont excellentes. »

Il me conduit à la bibliothèque, grande pièce moderne, où une charmante jeune personne, petite et brune comme un pruneau, sort pour moi des photographies soigneusement rangées dans de nombreux classeurs.

Elle est visiblement fière de pouvoir me montrer ses trésors. « N'oubliez pas de mentionner, si vous décidez d'écrire un article à ce sujet, les noms des photographes et des metteurs en scène, autrement ça ne serait pas juste, ils travaillent tellement, dit la demoiselle. » Elle insiste tout particulièrement sur celui de Munk, jeune metteur en scène qui s'est tué récemment dans un accident d'auto.

Mon interlocutrice m'indique, en outre, l'impressionnant nombre de premiers prix que les films documentaires polonais ont obtenus dans les diverses capitales étrangères et notamment à Moscou, à Manheim, à Venise et à Nice. Je choisis les photos qui me semblent les plus intéressantes, la jeune fille les regarde une à une et hoche la tête : « C'est bien dommage que je n'aie pas été prévenue de votre visite, j'en aurais trouvé de meilleures. Celles dont je dispose aujourd'hui ne sont vraiment pas suffisamment représentatives de ce qui se fait chez nous. »

Je regarde à la dérobée ses mains marquées, par les travaux domestiques, sa robe fatiguée par un trop long usage et je me dis qu'il est parfaitement inutile de

lui demander comment elle vit. De toute évidence, elle appartient à cette rare humanité qui oublie volontiers les considérations matérielles et autres pour l'amour d'un travail ou d'un métier, aussi humble et aussi mal rémunéré puisse-t-il être.

Avant de nous quitter, nous échangeons des poignées de mains et quelques compliments à l'adresse du chef de son service qui est, paraît-il, un « homme formidable » et dont on parle très cérémonieusement en l'appelant « monsieur le directeur ».

Je sors avec une profonde impression de fraîcheur et d'un enthousiasme juvénile qui est contagieux. Je suis prête soudain à regarder avec d'autres yeux ce curieux pays communiste où on donne des titres à ses supérieurs et où on exhibe, avec infiniment plus de satisfaction que ceux accordés par Moscou, les premiers prix obtenus dans les pays occidentaux. Je me sens incapable d'un jugement objectif et, pour serrer de plus près la réalité quotidienne, je prends l'autobus qui doit m'amener au centre. J'ai rendez-vous à la maison du parti communiste.

La veille j'avais demandé au photographe officiel qui m'avait fait quelques photos de venir photographier l'illustre bâtiment. Il refusa d'une façon catégorique en disant :

« Choisissez autre chose ; avec ces gens-là vaut mieux ne pas plaisanter. Sait-on jamais ce qu'ils peuvent trouver dans une photographie ! Vous partez, mais moi je reste et je ne veux pas d'embêtements ; de toute manière on en a toujours trop, veut, veut pas... »

Pourtant personne ne m'aurait empêchée probablement de me servir de ma propre caméra et de photographier ce que bon me semblait. Étrange contradiction dont mon manque chronique d'aptitude à fixer convenablement une image fut le seul à faire les frais.

Illustration 13

L'hôtel Bristol en 1870 (dessin d'Antoni Uniechowski).

[Retour à la table des matières](#)

L'hôtel Bristol en 1870 (dessin d'Antoni Uniechowski).

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Voyage en Pologne.

Chapitre XI

Ceux d'aujourd'hui

[Retour à la table des matières](#)

J'entre dans le hall du fief de ceux qui sont maîtres des destinées de la population polonaise.

Je suis introduite presque immédiatement auprès d'un monsieur, petit, rond et jovial. Je ne sais pourquoi, je ressens cependant une profonde antipathie à l'égard de mon interlocuteur qui allume un cigare dont la fumée m'étouffe.

Je pose ma première question : « Veuillez m'expliquer pourquoi la Pologne, pays agricole, qui exportait autrefois ses produits dans le monde entier, souffre aujourd'hui d'une disette latente ? »

Mon interlocuteur s'indigne.

« Comment pouvez-vous parler de disette. C'est ridicule, les magasins sont pleins. »

J'admets volontiers qu'on peut se procurer n'importe quoi, mais je constate que les prix sont tout à fait disproportionnés par rapport aux salaires.

Il rétorque qu'avant la guerre c'était pire et que le régime a considérablement amélioré le niveau de vie du peuple polonais.

Il semble bien, cependant, qu'en réalité le gouvernement n'arrive pas à organiser convenablement le secteur agricole. Les paysans, classe de producteurs pratiquement incontrôlables, ne livrent qu'une partie de leurs denrées, préférant

consommer le reste sur place plutôt qu'obtenir en échange des zlotys dans la valeur desquels ils n'ont aucune confiance.

« Il ne faut pas oublier que la Pologne a été terriblement appauvrie au cours de la dernière guerre mondiale, dit le jovial monsieur. Depuis, nous avons fait l'impossible pour industrialiser davantage l'économie nationale. Songez qu'en 1938, uniquement 2.5% de la population totale étaient employés dans l'industrie tandis qu'aujourd'hui ces proportions sont totalement renversées, car plus de 10.2 % des gens y ont trouvé leur gagne-pain. » ²

« Pour vous rendre compte des réalisations de nos ingénieurs, allez voir le Combinat de Lenine, par exemple, qui a été achevé dans un temps record, sans parler de tant d'autres. Notre gouvernement a accru le potentiel de l'industrie lourde, nous avons créé des branches nouvelles : production de machines électriques à haute puissance, de turbines, de machines minières ... L'industrie polonaise de la synthèse organique et des matières plastiques est en mesure de rivaliser avec celle des autres pays, et des secteurs entiers de notre commerce font l'admiration de nos voisins ... »

« Bien entendu, on ne peut pas s'attendre à trouver à Varsovie les conditions de vie semblables à celles de Montréal, qui n'a pas connu les mêmes pénibles événements politiques. Chez nous, par contre, la répartition des biens disponibles est faite d'une façon équitable au fur et à mesure de leur accroissement. Les masses profitent de l'amélioration de la situation générale et gagnent des salaires convenables. Nos ennemis oublient un peu trop facilement, en effet, que les salaires sont complétés en Pologne populaire par des services gratuits qui représentent un très appréciable apport, difficilement traduisible, toutefois, sur le plan comptable. »

« En tant que visiteur, vous considérez que les restaurants sont chers, mais nos étudiants, nos ingénieurs, nos ouvriers disposent de cantines spéciales, où on mange pour une somme modique. »

² Étant donné qu'il est très difficile de vérifier ces statistiques, l'auteur rapporte les propos de son interlocuteur et décline toute responsabilité à leur égard. Étant donné, en outre, que les frontières de la Pologne ont changé après 1944, les données de base ne sont plus les mêmes, ce qui rend les comparaisons d'autant plus malaisées.

« Vous, vous êtes obligée de loger à l'hôtel, mais quand les Polonais voyagent ils ont à leur disposition des maisons de repos, des auberges, des habitations à bon marché et un tas d'autres facilités plus ou moins gratuites ».

« Tout ça on ne le remarque pas, ou plutôt on fait ce qu'on peut pour l'ignorer. J'espère que vous avez constaté tout du moins qu'il n'y a plus de mendiants dans les rues de Varsovie et que les quartiers de taudis ont été rasés partout. Connaissez-vous beaucoup de villes capitalistes dont on puisse dire autant ? »

Comme mon interlocuteur commence à s'emporter, je m'abstiens d'objecter que : primo, j'observe, mais aussi et surtout j'écoute parler les gens, secundo, que certains intérieurs de maisons, d'aspect convenable, ressemblent à s'y méprendre aux pires taudis et que ce n'est certes pas la faute de leurs habitants.

Pendant que le cigare, oublié dans un cendrier se consume lentement, mon interlocuteur essaie d'ailleurs de changer de sujet.

« C'est curieux, en outre, comme les étrangers occidentaux s'intéressent à notre situation économique ; ce n'est pourtant pas un problème qui devrait passionner tout le monde. Quand on va en France, on ne se demande pas quel est le chiffre d'affaires de Citroën, mais plutôt si Sartre prépare une nouvelle pièce, car on veut suivre l'évolution intellectuelle et artistique du peuple français. Les oeuvres de nos artistes valent bien la peine d'être admirées, croyez-moi, tout autant, sinon plus, que celles des autres pays. Nous sommes parmi les premiers, en effet, qui avons su offrir au monde la vraie forme de l'art populaire. »

Ah non, merci beaucoup, je n'ai aucune intention de me laisser abreuver d'adjectifs gratuits ; j'ai déjà eu l'occasion d'entendre parler de l'art populaire, avec un A majuscule. Un musicien, en veine de confidences, m'avait livré, en effet, des vérités assez pertinentes sur ce sujet inépuisable. Selon lui, jusqu'au moment du « dégel », les écrivains, les peintres, les compositeurs et les poètes suivaient tous la même tendance bien pensante et orthodoxe qui n'a donné que des croûtes, sinon des parodies involontaires. Certains par opportunisme, d'autres par idéalisme, voulaient alors jouer au Pygmalion moderne et offrir aux masses des oeuvres qu'elles seraient capables d'assimiler séance tenante.

Depuis 1956, toutefois, la majorité a cessé d'étouffer ses propres besoins et ses propres désirs d'expression. Les artistes ont compris que l'art ne se popularise pas aussi facilement que les slogans. Il semble que l'individualisme a pris le dessus ;

on ne peut pas encore prévoir ce que ce revirement va donner, mais les vieux thèmes du réalisme communiste, tendancieux et usés jusqu'à la corde, cessent d'être à la mode.

Devant mon manque d'enthousiasme, le jovial monsieur s'abstient de poursuivre son exposé et décide de me parler de valeurs plus sûres ; les richesses historiques de Cracovie. Je dis que j'ai l'intention de visiter cette ville et il devient soudain lyrique.

« Vous verrez le château royal de Wavel, dit-il. Nous venons d'y exposer les magnifiques tapisseries que le Canada a renvoyées. Malheureusement, plusieurs d'entre elles sont tellement abîmées que des experts devront travailler plus de dix ans pour remettre certains morceaux en état ». ³

Je me vois forcée de déclarer que le gouvernement canadien, ainsi que celui de la province de Québec, ont fait, en tout cas, leur possible pour préserver les

³ Mon interlocuteur m'avait présenté la question des dommages, comme une chose qui se serait produite récemment, tout en refusant de mettre en cause la responsabilité des autorités canadiennes qui, implicitement, toutefois, restaient engagées dans l'affaire. La presse polonaise a d'ailleurs publié des déclarations dans le même sens, susceptibles d'induire en erreur le public polonais que le sort des tapisseries intéresse vivement. *Monsieur Antoine Roy*, archiviste de la Province, une des personnalités qui connaissent le mieux les divers aspects de la question, a bien voulu nous déclarer à ce sujet ce qui suit : « Messieurs Szablowski et Marconi, accompagnés de trois techniciens et de quelques autres personnes, sont venus à Québec prendre possession des trésors. Avant que nous les leur livrions, ils en ont fait l'inventaire et les ont examinés très, très minutieusement (le travail a duré trois jours, si je ne fait erreur). Ils ont reconnu que tout était en parfait ordre et que rien ne s'était détérioré. Ils ont même ajouté que certaines paraissaient en meilleur état qu'au moment où elles nous avaient été confiées. »

« Je suis moi-même allé à Wawel l'été dernier y ayant été invité par le conservateur, le Docteur Szablowski. De nouveau, il a remercié la Province de Québec pour les bons soins qu'elle avait gracieusement accordés à leurs trésors, le sous-ministre aux affaires Culturelles, que j'ai rencontré à Varsovie, m'a parlé dans le même sens. »

« Quelques très vieilles tapisseries (deux on trois) nous étaient arrivées dans un état déplorable (et incomplètes), des parties en avaient été enlevées au cours des siècles lors de diverses pérégrinations, etc... Ces pièces sont évidemment retournées en Pologne dans le même état. »

trésors polonais. Et soudain mon interlocuteur se lève et entre dans une rage froide.

« Le gouvernement canadien, de toute façon, n'y est pour rien, crie-t-il presque. Ce sont les fascistes qui sont responsables. Savez-vous pourquoi ils n'ont pas voulu rendre ces richesses qui appartiennent au peuple polonais ? Ces gens-là projetaient de garder les tapisseries pour pouvoir les ramener avec eux en Pologne, renverser le gouvernement et prendre le pouvoir. »

Le jovial monsieur, qui n'est plus du tout souriant, ponctue ses phrases de coups de crayon. J'ai l'impression de mal entendre et, malgré mon désir de maintenir l'entretien sur un ton amical, je ne peux m'empêcher d'ironiser et je lui demande s'il croit vraiment que le fait d'apporter ces trésors faciliterait en quoi que ce soit la prise du pouvoir par leurs détenteurs éventuels ? Pense-t-il réellement que l'équipe de monsieur Gomulka s'effacerait devant des gens qui amèneraient avec eux des tapisseries d'une grande valeur ?

« Alors pourquoi, selon vous, toute cette affaire a traîné autant de temps ? » rétorque mon interlocuteur.

Je ramasse mon courage à deux mains, je me dis que j'ai un passeport canadien dans ma poche et je constate aussi tranquillement que possible que je ne suis pas très au courant de ces questions, mais qu'il me semble que les trésors polonais furent transférés au Canada pour échapper aux bombardements allemands. Par la suite, de nombreuses complications légales ont retardé leur renvoi, ainsi que certaines craintes au sujet du sort qui leur serait éventuellement réservé en Pologne.

« Complications légales, certaines craintes ... C'est joliment dit. Moi, j'ai su qu'on ne voulait pas les renvoyer sous prétexte que l'U.R.S.S. aurait été intéressée à les exposer à Moscou, s'indigne mon interlocuteur. Je peux vous affirmer que ce prétexte est stupide, car les Soviétiques sont nos amis et n'enlèveraient jamais à la Pologne la moindre parcelle de son patrimoine. Bien au contraire, ils nous ont rendu beaucoup de choses volées autrefois par les armées du Tsar. »

Je m'abstiens de citer le cas de la Panorama Raclawicka, cette toile de 15 mètres de hauteur et de 120 mètres de largeur qui représente la mémorable bataille, livrée aux Russes, en 1794, par les Polonais. Oeuvre mineure sur le plan artistique, paraît-il, elle fut exécutée néanmoins par des peintres connus et la population y attachait une grande valeur sentimentale, ce qui n'a pas empêché les soldats so-

viétiques de la lacérer à l'aide de couteaux avec une préméditation pour le moins rare.

Actuellement il suffit de mentionner le nom de cette toile pour mettre les gens mal à l'aise, car ils évitent soigneusement d'aborder ce sujet. Il semble qu'il y a quelques années, elle fut remise à la Pologne populaire et transférée à Wroclaw (Breslau), mais les journaux et les publications officielles se sont abstenus jusqu'à maintenant de préciser combien d'années exigera sa restauration. N'empêche que les spécialistes considèrent qu'il ne sera plus jamais possible de réparer les traces de ce vandalisme pur et simple, tandis que d'autres affirment qu'on pourra le faire à condition d'y mettre le temps et d'assumer des frais considérables.

Avec une étrange amertume, le membre du parti me parle soudain des alliés occidentaux qui ont abandonné la Pologne en 1939, en violant les accords conclus.

« La Pologne était en ruines en 1944. Ce sont les Soviétiques qui nous ont prêté l'argent nécessaire pour la reconstruction. C'est grâce à eux que nous avons pu outiller nos usines, dit-il.

« L'Occident, c'est peut-être bien beau, mais vous ne vous rendez pas compte des distances qui nous séparent. D'ailleurs, vous devez être suffisamment intelligente pour comprendre qu'aucun régime de droite n'aurait pu entreprendre un aussi rapide relèvement de notre économie nationale. »

Devant sa main tendue, je suis bien forcée de prendre congé ; d'ailleurs à quoi bon discuter puisque de toute façon on est désarmé devant des affirmations que la réalité quotidienne réfute à chaque instant. Comme je tiens cependant à ne pas me laisser éconduire ainsi, avant de partir j'invoque l'exemple de l'Allemagne de l'Ouest. Pays qui a été tout autant démoli par la guerre que la Pologne et qui a aujourd'hui un niveau de vie supérieur sans avoir subi pour autant une révolution sociale.

En me reconduisant à la porte, le très jovial monsieur me dit avec une tristesse subite, qui me surprend :

« L'Allemagne, c'est autre chose. C'est le cordon sanitaire ... On y recrutera au besoin les mercenaires de l'Occident. En ce qui concerne la Pologne ce n'est pas du tout la même histoire, ni le même problème. »

La porte se referme derrière moi, mais le sourire du dessin d'un ouvrier géant qui orne le mur me poursuit jusqu'à la rue.

Illustration 14

Les marchandes de Varsovie (dessin d'Antoni Uniechowski)

[Retour à la table des matières](#)

Les marchandes de Varsovie (dessin d'Antoni Uniechowski).

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Voyage en Pologne.

Chapitre XII

Ceux d'hier

[Retour à la table des matières](#)

L'homme assis en face de moi doit avoir cinquante ans environ. Il a de bons yeux francs, mais le contour du visage est mou. Ce n'est certes pas un aigle, ni un as, et on n'a pas besoin d'être physionomiste pour penser qu'il doit faire un bon sous-ordre, mais qu'il n'a pas l'habitude d'assumer des postes de commande.

Que faisiez-vous avant la guerre ?

« J'ai travaillé dans le département de la comptabilité d'une institution financière. Nous avions, ma femme et moi, un appartement de trois pièces dans un quartier convenable et nos deux enfants fréquentaient une bonne école. »

« Je pouvais m'acheter un nouveau complet chaque année, ma femme se faisait faire une robe chez sa couturière et mes deux filles étaient habillées d'une façon décente. Je ne veux pas prétendre que j'avais les moyens de manger dans les grands restaurants, mais, de temps en temps, on allait dîner en dehors ou on s'offrait des billets de théâtre. Bien entendu, on ne s'installait pas dans les loges, mais on ne choisissait pas non plus le poulailler. »

« Après la défaite de 1939, je suis parti comme prisonnier de guerre en Allemagne et ma femme s'est débrouillée seule tant bien que mal. Heureusement, ses parents avaient une petite maison à la campagne, entourée d'un jardin assez consi-

dérable. Pendant les quatre années de l'occupation, ils avaient donc de quoi manger ; les légumes et les fruits poussaient comme avant et, pour les reste, c'était toujours plus facile là-bas qu'à Varsovie. »

Que faites-vous maintenant ?

« À mon retour, en 1945, je n'ai pas retrouvé mon ancien emploi. On m'avait poliment signifié mon congé en prétextant le manque de places disponibles. Il fallait que je vive pourtant. Mes anciens amis ne pouvaient rien pour moi, semblait-il ; ils cherchaient eux-mêmes quelque chose et se contentaient de m'envier, car j'ai gardé notre ancien logement. Nous avons de la chance ; en effet, l'édifice n'a pas été démoli, mais endommagé seulement ; d'ailleurs il l'est toujours, puisqu'on n'a pas fait de réparations depuis. En tout cas l'appartement est habitable, c'est l'essentiel. »

« Ma femme se plaint qu'elle n'a plus la force de monter chaque jour le charbon pour allumer le poêle, que les fenêtres ne ferment pas et que la salle de bain a cessé de fonctionner, mais dans l'ensemble ce n'est pas trop mal par comparaison avec les autres. Nous sommes évidemment très à l'étroit, puisque ma fille mariée vit chez nous avec son mari et leurs deux enfants. Ça va faire bientôt quatre ans qu'ils cherchent quelque chose, mais comme ils ne trouvent rien, je suis bien forcé de les héberger. »

« En ce qui concerne mon travail, j'ai d'abord eu une place à l'usine, mais je manque de dextérité manuelle et il suffisait que je touche à une machine pour qu'elle cesse de fonctionner. Ce n'était pas drôle ni pour moi, ni pour les contre-mâîtres, mais je n'y pouvais rien. Finalement, ces messieurs de l'administration conclurent que je n'étais vraiment pas en mesure de remplir mes fonctions et on m'expédia dans les bureaux. »

« Ça sert parfois d'être bon à rien ! Depuis, j'ai toujours gardé la même place. Ce n'est pas fameux comme travail ; je classe les dossiers mais, après tout, je gagne 1,000 zlotys par mois, et on me donne de temps en temps autre chose à faire. »

Ce n'est pas avec cette somme que vous parvenez à faire vivre votre famille ?

« Oh non. Remarquez, les loyers n'ont pas été augmentés ; alors, de ce côté ça va bien, mais il y a le reste : la nourriture, les vêtements, les souliers, les trans-

ports et je ne sais plus quoi. Nous vivons tant bien que mal sans mettre un sou de côté, sans acheter le moindre meuble, mais on s'habitue à tout. »

« Personnellement, même je pense que je me débrouille plutôt bien. C'est une assez drôle histoire d'ailleurs ... Un jour je suis allé, je ne sais vraiment pas pourquoi, revoir l'institution où je travaillais avant la guerre et j'ai rencontré, par hasard, le bonhomme qui m'a remplacé. C'est un bon garçon, seulement il ne connaît rien à la comptabilité et ne se donne pas la peine d'apprendre. Remarquez, je ne le critique pas ; il n'a pas beaucoup de temps libre, car il travaille ailleurs le soir, et puis tout le monde ne peut pas devenir comptable en un rien de temps. Il faut aimer les calculs et il faut avoir la patience d'aligner des chiffres. »

« Bref, il me passe depuis les choses trop compliquées pour lui et je rapporte le tout le lendemain dans une serviette bien fermée. Jusqu'à maintenant, ça marche ; si on le découvrait, nous pourrions avoir des ennuis, car il est évidemment défendu de confier ces papiers à quelqu'un de l'extérieur, mais je touche du bois, personne ne s'est aperçu de rien, et ça fait plus de trois ans que ça dure. »

Je ne peux pas m'empêcher de lui demander si, au moins il est bien payé pour ce travail assez inédit.

« Voyons, comment voulez-vous qu'il arrive à me payer quand il gagne juste de quoi vivre décemment en cumulant deux situations ; non, tout simplement il m'aide à faire des affaires. Mon collaborateur (on a une jolie façon en Pologne populaire d'envelopper pudiquement les histoires compliquées avec des mots qui ne sonnent pas trop mal) connaît très bien les taux de change du jour et peut me donner un coup de main à l'occasion. Vous me comprenez... Évidemment ce n'est pas drôle à mon âge de me charger d'opérations de ce genre, mais je n'ai pas le choix. »

Illustration 15

Les tourelles du Barbakan, vestige des anciens remparts de Cracovie.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Oui, je comprends. Il est en somme en train de m'expliquer, avec un sourire timide de bon citoyen qui a honte de frauder la loi, qu'il échange des devises étrangères au marché noir. Ce qu'il oublie d'ajouter, cependant, c'est que les petites « opérations de ce genre » sont passibles en Pologne de peines de prison très sévères et qu'on peut facilement se retrouver derrière les barreaux pour une période plus ou moins longue, suivant le cas.

J'ai déjà eu l'occasion, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, de rencontrer des personnes qui faisaient des affaires au marché noir en France. À une certaine époque, n'importe quel garçon d'hôtel échangeait des dollars à des taux beaucoup plus élevés que ceux des banques ... N'empêche que c'était alors un secret de polichinelle et qu'il était rare que quelqu'un soit arrêté, ou même inquiété pour cette activité, pourtant illégale.

Autant, en outre, il était honteux, sinon impensable, pour un Anglais de profiter du marché noir, autant à Paris la notion de malhonnêteté n'intervenait même pas ; c'était plutôt une sorte de commerce lucratif, parfaitement justifiable par le bas niveau de vie.

Pensez-vous que la situation finira par s'améliorer en Pologne et que les gens cesseront de vivre d'expédients ?

« Je n'en pense rien, me répond-il, je vis au jour le jour. J'ai pitié uniquement de ma fille dont l'existence est beaucoup plus dure que celle que nous avons connue, ma femme et moi, à son âge. Elle travaille toute la journée, voit à peine ses enfants et le soir ne peut même pas trouver à la maison un coin tranquille. »

« Nous sommes tellement serrés dans nos trois pièces que ses rapports avec sa mère ne sont pas non plus ce qu'ils devraient être normalement. »

Illustration 16

Statue du montagnard légendaire.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Illustration 17

Un très jeune Polonais...

« Mon gendre considère que la conjoncture actuelle ne pourra pas durer indéfiniment et que les salaires finiront par augmenter. Moi, je ne le crois pas. On nous dit que la production s'accroît, c'est peut-être vrai, après tout, mais je connais un cheminot qui raconte de drôles de choses. Il paraît que des convois chargés de marchandises diverses, alimentaires et autres, partent à l'étranger, c'est-à-dire en direction de l'Est. Cet homme pense qu'on vend à l'U.R.S.S. ces produits et qu'on ne reçoit pas grand'chose en échange. Personnellement j'ai peine à l'admettre. Après tout, la Russie est assez riche pour ne pas être obligée de nous piller. Peut-être ont-ils besoin occasionnellement de certaines denrées alimentaires, je veux bien, mais de toute façon ils peuvent les payer ; alors pourquoi risqueraient-ils de provoquer un mécontentement général et une attitude encore plus hostile à leur égard ? »

« Ce qui est sûrement vrai, par contre, c'est que notre gouvernement ne peut pas faire deux pas en avant, ni deux pas en arrière, sans demander au Kremlin son avis. En 1956, on a cru que ça allait changer, que Gomulka parviendrait à faire de grandes choses, mais ce n'est qu'un gouvernement d'incompétents et il est clair aujourd'hui que nous avons pris des vessies pour des lanternes. »

Je suis tentée soudain de prendre la défense du gouvernement. Si tout va mal, comment expliquez-vous qu'on soit parvenu quand même à réaliser certaines choses et surtout à obtenir par voie pacifique des « libertés » tout à fait exceptionnelles si on songe à la situation des autres satellites, tels que la Tchécoslovaquie, par exemple ?

Mon interlocuteur est visiblement sidéré de me voir prendre une position de cet ordre, mais il n'est pas à court d'arguments.

« En ce qui concerne les réalisations du régime, dit-il, elles sont surtout dues à l'effort personnel des milliers d'enthousiastes qui se font, cependant, de plus en plus rares. Vous avez tort, toutefois, d'attribuer à monsieur Gomulka le mérite d'avoir obtenu le calme qui règne chez nous en apparence. Ne vous trompez pas, le peuple d'aujourd'hui est infiniment plus raisonnable et réaliste que celui d'hier. Les jeunes, même mécontents, savent bien quel serait le prix d'une insurrection qui, de toute façon, n'aurait aucune chance de réussite ; ils ont compris que l'Occident ne nous aidera pas... Les Russes, eux aussi ont compris. Mener les Polonais n'est pas une mince affaire ! Actuellement ils mettent la pédale douce pour ne pas

exciter les gens, mais ce n'est pas Gomulka qu'il faut remercier pour notre liberté, très relative d'ailleurs, c'est monsieur Kroutchev lui-même, car c'est lui qui en réalité donne les directives. »

« Non, le présent est ce qu'il est, et l'avenir n'apportera rien de meilleur. Si j'étais plus jeune, je partirais à l'étranger, mais il est trop tard pour moi et je ne connais ni le français ni l'anglais. Je préfère crever de faim à Varsovie que d'aller mener une existence misérable dans une autre ville, et puis, au fond, j'ai confiance qu'un jour toute leur savante organisation éclatera ; les gens ne peuvent quand même pas se laisser indéfiniment mener par le bout du nez. A Moscou on trouve aussi des mécontents, j'en sais quelque chose. Il suffit de regarder les touristes du paradis soviétique ouvrir de grands yeux devant les vitrines de nos magasins, qui pourtant n'ont rien de sensationnel, pour se rendre compte qu'ils ne doivent pas avoir grand'chose chez eux. Leurs femmes achètent comme si elles avaient besoin de tout, malgré que c'est quand même pas n'importe quel manœuvre qui vient visiter la Pologne ; on ne voyage pas comme on veut en U.R.S.S. »

L'entretien est terminé. Seule, je m'en vais en me demandant si un tel ou tel passant que je croise à la même vision des événements que mon interlocuteur. En tout cas, il avait l'air on ne peut plus sincère et je n'ai aucun droit de supposer qu'il cherchait à satisfaire une vengeance d'ordre social. Ni ancien noble, ni ancien riche, mais simple rouage anonyme d'un complexe de bureaux, il ne rêve en effet que d'un bien-être tout à fait élémentaire et normalement parfaitement accessible pour un homme de son âge.

Il est infiniment triste de voir lutter ces gens à qui le régime a pris le peu qu'ils ont accumulé grâce au patient travail de toute une vie. Victimes innocentes, ils ne protestent pas, mais s'efforcent de rebâtir leur univers et de durer tout en sachant qu'on leur demandera de payer jusqu'au bout les fautes qu'ils n'ont pas commises.

* * *

Madame Z, que je dois amener dîner, habite un grand immeuble triste et sale. Le vent pénètre dans la cage d'escalier à travers les nombreux trous du mur donnant sur la rue qui n'ont pas été comblés. Les ordures traînent dans l'étroite cour et leur odeur fétide me poursuit. Ce n'est vraiment pas agréable à voir.

Elle est prête et m'attend avec impatience. C'est, en effet, une grande fête pour cette personne que d'aller dans un restaurant élégant où, depuis longtemps, elle n'a pas mis les pieds. Cette femme, pas très jeune, se réjouit de tout comme une petite fille. Le confort du taxi l'enchanté, la possibilité de laisser son manteau au vestiaire lui fait plaisir et consulter un menu devient une entreprise passionnante d'une importance capitale.

Visiblement, en outre, madame Z a envie de parler d'elle. « Vous comprenez, me dit mon invitée, mes amis ont déjà entendu tellement de fois les mêmes histoires qu'ils refusent désormais de m'écouter et moi, je n'ai toujours pas grand-chose d'autre à raconter. Je ne sors presque pas le soir, je ne vois personne d'intéressant et je ne peux pas lire beaucoup à cause de mes yeux ; pourtant moi aussi j'ai eu autrefois une vie très agréable et très mouvementée. »

« Avant la guerre, comme sage-femme, je réussissais relativement bien car j'avais ma propre clientèle et je ne dépendais de personne. La majorité de ma clientèle se recrutait parmi les Israélites et, tout naturellement, j'ai commencé à les recevoir chez moi au moment des persécutions. Il était difficile de refuser un abri à un homme ou à une femme aux abois qui n'avaient plus rien. Bien entendu ça m'obligeait à courir de gros risques, mais je ne m'en faisais pas trop. J'étais jeune, j'avais confiance et je croyais que les malheurs n'arrivent qu'aux autres. »

Elle me débite tout ça sur un ton enjoué comme s'il s'agissait d'une histoire amusante, sinon franchement drôle.

« La chance fut avec moi jusqu'en 1944. C'est bête, je me suis fait prendre quelques jours avant le début de l'insurrection. Ça a même faillit se terminer très mal, car les Boches m'ont expédiée à Auschwitz. Vous connaissez certainement le nom de ce camp ; inutile de vous dire que ce ne fut pas un séjour particulièrement agréable. Entre autres, ils m'ont *défoncé* le bassin ; heureusement que les Russes sont arrivés à temps pour me libérer et me rafistoler comme il faut. A la sortie de l'hôpital, j'ai même reçu un billet de deuxième classe, qui m'a permis de revenir en Pologne dans des conditions on ne peut plus confortables. »

« Au début, à Varsovie, ça allait mal, mais nous avons trouvé, mon amie et moi, une maison qui tenait encore debout. A l'époque, la loi accordait la propriété d'un appartement aux gens qui se chargeaient de le reconstruire à leurs propres

frais. Nous n'avions pas un sou, à nous deux, alors on a décidé de travailler comme ouvrières en bâtiment. »

« C'est difficile de refaire des murs, quand on n'y connaît rien, mais nous avons réussi, moyennant quoi nous voilà confortablement installées dans trois pièces, avec cuisine et salle de bain. Comme résultat, et étant donné la crise du logement qui sévit à Varsovie, j'estime que ce n'est pas mal du tout. »

« Mon amie travaille comme secrétaire et moi je suis infirmière à temps partiel, dans une usine. Si j'étais bien portante, je pourrais certainement faire mieux ; malheureusement j'ai contracté au camp toutes sortes de malaises. Bref, je gagne fort honorablement 600 zlotys par mois, mais je donne également des soins à domicile à ceux qui ne veulent pas aller à l'hôpital et, l'un dans l'autre, j'arrive à joindre les deux bouts. »

« Ce n'est pas le grand luxe, mais un bon petit confort domestique. Nous ne mangeons pas beaucoup ; vous comprenez, à notre âge, ce n'est pas bon pour la ligne, alors on s'en tire. Pour les vêtements, c'est plus compliqué, mais le fils de mon amie qui vit à New-York nous envoie tantôt un morceau de tissu, tantôt une paire de chaussures. Lui, ça ne lui coûte pas cher, paraît-il, et, nous, ça nous aide énormément. »

Je lui demande ce qu'elle pense de la situation actuelle.

« Oh rien de spécial, répond mon invitée. Vous savez, moi, du moment que je peux m'organiser une vie, avoir ma chambre, mes choses et mon travail, je ne demande plus rien. J'ai tout perdu pendant la guerre et je ne suis pas assez jeune pour recommencer et puis à quoi bon ramasser des livres, des assiettes et des nappes brodées quand on sait que tôt ou tard une petite bombe démolira ces trésors comme tant d'autres avant. Avec les voisins que nous avons, aucun régime ne pourra assurer une sécurité durable à moins que l'Occident ne se décide enfin à nous donner un appui réel, et non seulement de vagues promesses. »

« La majorité de mes amis se plaignent que la vie est devenue difficile, et ils ont raison, mais moi ce qui me frappe davantage, c'est le changement de l'ambiance générale. Les gens ne sont plus les mêmes. Ils sont terriblement mal élevés ; dans les tramways, dans les autobus, personne ne cédera la place à quelqu'un qui est vieux ou malade. On vous marche sur les pieds, on crache par terre, on se pousse... Autrefois ce n'était pas comme ça. »

« Et puis quand on va au théâtre, au cinéma, au restaurant, on a du mal à supporter ce nouveau public qui, de toute évidence, n'a pas l'habitude de se conduire comme il faut et qui donne l'impression d'être dépaycé. »

J'observe qu'il peut paraître juste de permettre à ces gens de fréquenter des endroits qui leur étaient inaccessibles avant la guerre.

« Théoriquement oui, dit-elle, comme il est juste d'ouvrir les écoles à tout le monde. Résultats : le niveau baisse, des petits voyous ont une mauvaise influence sur les autres et il est impossible d'éviter aux enfants convenablement élevés à la maison le contact avec des bons à rien. Je veux bien admettre que ce n'est pas la faute des jeunes écoliers, mais de leurs parents souvent dépravés, alcooliques et incapables de donner un bon exemple, mais pourquoi contaminer les autres ? Pourquoi ne pas laisser aux gens un choix après avoir mieux organisé au moins quelques écoles ? »

« Les filles-mères et les divorcés ne se comptent plus, nos jeunes demoiselles traînent avec des garçons et se disent partisans de l'union libre et on considère ça normal. Si au moins elles se contentaient d'arranger leurs affaires entre quatre murs, ça me serait égal, je ne suis pas prude, mais cet étalage public est malsain. On dirait presque qu'il s'agit d'une mode. En tout cas, comme, de mon temps, ce genre de mentalité n'avait pas cours, je ne m'habituerai probablement jamais à l'accepter. »

« Ce qui est pénible aussi c'est l'intervention de personnes venant de je ne sais où, qui se chargent de dénonciations et qui font sur le dos des honnêtes gens toutes sortes de combines. On n'est jamais à l'abri de leurs intrusions intempestives. Les autorités les favorisent et leur donnent les meilleures places, ou tout au moins celles qui sont les plus rémunératrices, tandis que les autres, plus qualifiées, mais moins malléables, gagnent des prunes. Vous savez, d'après les lettres que reçoit un de mes amis, l'aide allouée au chômeurs dans plusieurs pays occidentaux est plus élevée que le salaire moyen chez nous. C'est incroyable, surtout quand on pense comme il faut trimer durement ici pour le gagner. »

Le restaurant commence à se vider ; il se fait tard et je ramène mon invitée chez elle.

Chemin faisant, elle me dit : « Je rêve de rencontrer des individus qui vivent à l'aise, qui sont contents de leur travail, de leur gouvernement, de leur présent et de

leur avenir. Vous ne pouvez pas vous rendre compte comme c'est fatigant d'entendre, à la journée longue, les plaintes des autres. Dites-moi, des gens normaux, des gens comme avant la guerre, est-ce que ça existe encore ? »

Je me réfugie derrière des phrases toutes faites pour conclure que j'ai déjà rencontré des femmes qui avaient un sort enviable, mais n'étaient ni aussi gaies, ni aussi enjouées qu'elle-même. Fort heureusement un taxi passe à proximité, ce qui me permet de la quitter sans entendre sa réponse.

Je donne au conducteur l'adresse de la personne que je dois voir rapidement avant de retourner à mon hôtel. Nous n'arrivons pas à nous retrouver et le chauffeur me demande de regarder les numéros des maisons. Ce n'est pas une mince affaire, car il fait sombre et j'ai beaucoup de mal à les déchiffrer. Il roule lentement et pour faciliter ma tâche il s'éloigne légèrement du trottoir vers le milieu de la chaussée pour me permettre de voir mieux les maisons de l'autre côté de la rue.

Tout à coup une voiture arrive et se place à côté de la nôtre : c'est la milice. Deux jeunes gens descendent et demandent nos papiers. L'aîné commence tout de suite à rabrouer à haute voix le conducteur.

« A-t-on idée de rouler au milieu de la rue ? Le temps du désordre est révolu. En Pologne populaire, il faut savoir conduire pour garder son permis »

Je ne peux m'empêcher d'intervenir. J'explique les raisons pour lesquelles le chauffeur a si gravement failli aux impératifs des lois de la circulation et je propose de payer l'amende. J'essaie de traiter toute l'affaire sur le ton humoristique bien que j'éprouve une envie très modérée de plaisanter.

Rien à faire, le chauffeur doit payer une amende vertigineuse et comme il faut dresser un procès-verbal, on m'invite à quitter la voiture. J'insiste encore, mais sans résultat aucun.

Les deux jeunes gens déclarent le plus sérieusement du monde que « la Pologne construit un univers nouveau et sa milice doit être sévère et vaillante. »

Ce luxe de théories me paraît vraiment excessif, mais je me vois forcée de prendre au sérieux les miliciens dont la mine n'a rien d'engageant. À regret, j'abandonne le malheureux chauffeur à son triste sort et je rentre à pied.

Moi aussi, je commence à rêver, comme Madame Z, de rencontrer des policiers comme ailleurs ; indifférents, peu loquaces et même désagréables ; et des

gens contents et satisfaits dont l'existence courante n'est pas jalonnée de combines et d'abdications forcées qui seules permettent de survivre, tant bien que mal, dans cette étrange réalité quotidienne qui maltraite et qui étouffe.

Voyage en Pologne.

Chapitre XIII

Pourvu que rien ne change...

[Retour à la table des matières](#)

Je suis à la gare centrale de Varsovie. J'achète mon billet et je me présente au contrôle qu'il faut passer pour accéder aux quais. Une femme remplit les fonctions de poinçonneur.

Elle est installée dans une petite cabine vitrée qui se trouve en haut d'escaliers et que rien ne protège contre le froid et le vent qui s'engouffre en bas. On se demande comment elle peut travailler dans ces conditions. Elle porte un vieux manteau et ses mains sont rouges et couvertes d'engelures. Tout en remuant péniblement ses pieds, qui doivent être probablement dans le même état, elle me rend pourtant mon sourire. J'aimerais pouvoir lui demander où on trouve un pareil courage et une semblable gentillesse, mais je n'ose pas.

Heureusement il fait un peu moins froid dans le train électrique où je m'installe confortablement. C'est d'autant plus important que je vais assez loin, dans une localité qui, avant la guerre, n'était pas desservie régulièrement par le chemin de fer. On y avait tout simplement la possibilité de monter sur le rapide, et comme il ne passait qu'une fois par jour, les habitants vivaient en paysans et quittaient le village uniquement pour vendre leurs produits au marché.

La petite localité a gardé toutefois son aspect campagnard, malgré qu'un grand nombre des nouvelles maisons y aient été construites par les Varsoviens, forcés par la crise du logement de s'établir hors de la capitale.

Un jeune garçon d'une vingtaine d'années m'attend devant l'église. Il est très fier de pouvoir me montrer sa maison. Ce fils et petit-fils de paysans me fait les honneurs d'un logement qui est beaucoup plus confortable, semble-t-il, que celui où vivait autrefois sa famille.

Nous suivons ensuite l'unique rue pavée qui conduit, à travers une forêt très éclaircie, vers le centre. J'admire le cinéma, dernière acquisition du village, et l'ancien manoir. Les propriétaires étant partis, on y a installé un pensionnat pour jeunes filles.

Les réfectoires et les chambres sont vieillots, mais c'est très spacieux. On me raconte qu'une grande bibliothèque publique a été organisée dernièrement, où tout le monde peut s'approvisionner en livres.

Le jeune homme parle de ses projets. Il désire continuer à cultiver la terre mais après avoir terminé au moins une année d'étude d'agronomie.

Consciencieusement, il énumère les richesses dont il sera bientôt propriétaire. Il doit hériter, en effet, d'un bon lopin de terre et de quelques autres morceaux situés plus loin. Ce qu'il craint, cependant, c'est la généralisation des exploitations de l'État, car il est persuadé que le régime actuel introduira tôt ou tard des réformes dans ce sens.

J'ai pu savoir, par la suite, que l'État administre directement 1/10 environ du total des exploitations, tandis que 1/9 de l'étendue totale des ensemencements est exploité par des coopératives agricoles. Il est fortement question, néanmoins, de la réorganisation du secteur agricole. On justifie cette mesure, non pas par des raisons doctrinales, mais par la nécessité d'accroître les rendements qui sont insuffisants à l'heure actuelle malgré qu'il semble qu'on a fait des efforts notables en vue d'une plus grande mécanisation.

Le gouvernement projette de supprimer la petite et moyenne exploitation privée, mais il craint, pour le moment tout du moins, les réactions des paysans très fortement attachés à leurs terres. Il semble, en outre, que Moscou exerce des pressions sur les dirigeants polonais car les Soviétiques voudraient favoriser la collectivisation du secteur agricole en Pologne ; dès lors il est difficile de prévoir quelle tendance prévaudra à l'avenir.

Malgré cette menace, mon jeune paysan préfère rester au village que d'aller tenter sa chance comme ouvrier et de toute évidence il est prêt à lutter, au besoin, pour défendre son bien.

« Je ne suis pas seul de mon espèce, me dit-il. J'ai beaucoup d'amis qui pensent comme moi. Au début, quand on a commencé à nous raconter que la ville c'est beau, qu'on pourrait y avoir une vie intéressante et agréable, tout le monde partait et surtout ceux qui n'avaient rien. Aujourd'hui, ce n'est plus du tout la même chose. »

Nous passons devant une maison d'aspect moderne ; c'est le poste de milice, mais mon guide refuse de m'y conduire.

« Les miliciens ne sont pas très aimables généralement, avoue le garçon. On risque d'avoir des ennuis pour rien. »

Je n'insiste pas.

Au presbytère, un vieux curé nous reçoit les bras ouverts. Il fait froid dans son grand bureau chauffé uniquement par un petit poêle à bois. Deux bancs et une table composent le mobilier.

Tandis que le jeune homme se tient timidement dans un coin, n'osant pas s'asseoir, le prêtre m'interroge sur les églises canadiennes. Il veut surtout savoir si les gens vont à l'église et si le clergé est aimé par les masses. Je réponds de mon mieux. Puis je pose des questions à mon tour. Immédiatement mon interlocuteur devient moins loquace.

Selon lui beaucoup de monde vient à la messe le dimanche et les gens restent attachés à leur église, mais ce n'est plus la même chose qu'autrefois. On installe de nouvelles tombes au cimetière sans le consulter. Les registres des naissances et des baptêmes sont plus souvent entre les mains de la milice qu'il ne semble nécessaire ou même convenable.

« Je reçois des avertissements et on critique mes sermons, sans dire que je manque de tout. Bien que la paroisse s'enrichisse, l'église reste très pauvre. Je ne veux rien pour moi, mais on ne peut quand même pas laisser tomber en ruines la maison de Dieu », dit-il.

Je demande s'il a personnellement d'autres ennuis.

« Le pire, c'est la sensation d'être surveillé. Je ne peux pas m'absenter pour un ou deux jours sans rendre compte à d'autres que mes supérieurs. J'ai déjà fait quelques mois de prison parce qu'un de mes serinons avait déplu : je ne tiens pas à connaître cette expérience une seconde fois. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point c'était pénible. »

Nous prenons congé. Silencieux, mon jeune guide m'accompagne. En passant devant l'église, il fait le signe de la croix et me regarde ensuite à la dérobée. Bien entendu, je ne manque pas de manifester un soudain intérêt aux troncs d'arbres. Il est rassuré, je n'ai rien vu.

Je retourne à la gare à travers les chemins boueux, tandis qu'il me parle des anciens grands propriétaires terriens qui ont quitté la région. Ce qui me surprend c'est sa façon de s'exprimer qui est grammaticalement très correcte. Il fait également un visible effort pour parler un bon Polonais et éviter les expressions propres aux paysans.

Sa conversation trahit un curieux mélange de sentiments. Les regrets d'une époque révolue, qu'il ne connaît que par ouï-dire, une certaine confiance dans le présent, qui offre des possibilités nouvelles, et une crainte de l'avenir, assez surprenante chez un aussi jeune homme.

« Pourvu que rien ne change », dit-il avant de me quitter.

J'ai retrouvé souvent en Pologne la même expression d'insécurité, d'autant plus grave que chez certains elle provoque un état d'esprit tout à fait négatif. Ces gens vivent au jour le jour, persuadés que le lendemain ne peut apporter qu'un accroissement du contrôle policier et une détérioration de la situation actuelle, autant sur le plan économique que politique.

Il ne m'appartient pas de juger s'ils ont tort ou non, mais il apparaît bien que les Polonais ont des raisons valables de dire « à quoi bon ! »

Cette attitude est basée, en effet, sur une expérience qu'on ne peut ni acquérir, ni expliquer, si on ne vit pas, d'une façon permanente, au pays. Ce qui leur manque plus que le pain, c'est la sécurité et l'espoir. Le fait de ne pas avoir su redonner confiance aux masses représente certainement le plus grand échec du régime actuel.

Voyage en Pologne.

Chapitre XIV

D'un quotidien à l'autre...

[Retour à la table des matières](#)

Je passe à la réception pour rendre la clef de ma chambre. L'atmosphère de ce hall du Grand Hôtel est vraiment étouffante. Les gens se regardent avec la même étrange expression que j'ai observée dans l'avion qui m'a amené de Paris à Varsovie. On dirait qu'on est un suspect de façon permanente et absolue. On scrute les visages, on dépouille les détails des costumes et on écoute les conversations.

L'employé me demande « pour quelle direction » je désire partir. Je me mets à rire et je lui réponds que je n'ai pas l'habitude de raconter mes allées et venues, à moins que les autorités ne l'exigent expressément. Il se répand en protestations. - J'ai même droit à un petit discours sur la liberté individuelle qui règne en Pologne et à un certain nombre d'autres affirmations du genre, les unes plus édifiantes que les autres.

On me rend finalement la feuille qui indique le montant de zlotys que j'ai acheté au Canada, la somme que j'ai dépensée pour payer ma chambre et le total de ce qui doit me rester après déduction des frais d'hôtel. Devant la porte une voiture m'attend : c'est un taxi spécial qui me coûtera trois fois plus qu'un taxi ordinaire.

Le conducteur ne manque pas d'essayer de m'interroger pour savoir où je vais, combien de temps je serai partie et qui je compte rencontrer. Je commence à voir

rouge ; heureusement la gare n'est pas loin. De toute façon son indiscrétion lui coûtera son pourboire. On se venge comme on peut ...

Mon billet de deuxième classe me donne droit à une place dans un compartiment de l'ancienne troisième, qui est plein de monde. Sur les murs, des photos des sites touristiques polonais. Les indications de sécurité sont rédigées en russe, en polonais et en allemand.

Je m'installe et je commence une lecture systématique du tas de journaux que je viens d'acheter.

Ce qui frappe surtout dans les quotidiens ce sont les longues descriptions des succès, toujours impressionnants, remportés par les divers secteurs industriels. On indique, par exemple, en première page, que les mineurs polonais viennent d'extraire 100 millions de tonnes de charbon 8 jours plus tôt qu'à la même époque de l'année précédente. Ce n'est pas une nouvelle, mais une sorte de bulletin de victoire.

Dans les colonnes consacrées aux affaires criminelles, on trouve énormément de cas d'attaques perpétrées contre des miliciens. Souvent on mentionne que la personne qui a tiré sur un agent de l'ordre était en état d'ébriété, ce qui n'a pas l'air de compter auprès des juges. Pour les sobres, comme pour les moins sobres, les verdicts sont sévères.

C'est ainsi que deux jeunes gens, par exemple, ont été condamnés à dix et douze années de prison, respectivement, pour avoir commis un vol à main armée, bien qu'il ne se fût agi que d'un premier délit.

En ce qui concerne la nouvelle internationale, le ton est modéré, mais les moindres faits sont présentés sous un éclairage spécial et avec une partialité parfois risible.

Les quotidiens du jour décrivaient longuement, entre autres, les ennuis et les vexations dont avait été l'objet Albert Luthuli qui se rendait en Norvège pour recevoir le prix Nobel. On allait jusqu'à déclarer que les défauts techniques de l'avion, que le couple Luthuli devait prendre, étaient imaginaires et ne s'expliquaient que par le désir des racistes de retarder son voyage... Mais on indiquait tout de même que la compagnie aérienne avait transporté le couple, avec les autres passagers, sur l'avion suivant.

Il ne s'agit là que d'un exemple assez minime, mais qui illustre bien le ton de la presse. Il est d'autant plus dangereux qu'il provoque très facilement l'indignation chez les jeunes, n'ayant ni le temps, ni le recul nécessaire pour se former une opinion objective. Ce sont d'ailleurs les journaux des étudiants qui sont les plus agressifs et les plus prompts à monter en épingle le moindre détail du comportement des Occidentaux.

Je commence à avoir faim et je passe au wagon restaurant, tandis que les autres passagers de mon compartiment se contentent de sortir leurs sandwiches.

Je m'assois à une table où se trouve déjà un monsieur d'une quarantaine d'années et je poursuis la lecture de mes journaux. L'inconnu engage la conversation. Il constate, très gentiment d'ailleurs, que je perds mon temps.

« La presse ne vaut rien, affirme-t-il. Les nouvelles sont tellement torturées par la censure, et tellement déformées par les journalistes prudents, que c'est triste à voir. Personnellement, je ne lis que la presse occidentale et, notamment, le journal français *Le Monde*, que je me procure grâce à mes relations. »

Il m'explique que certains clubs reçoivent quelques numéros de quotidiens français et anglais ; on se les passe de main en main ensuite et même souvent on recopie en plusieurs exemplaires les articles les plus intéressants. Dans les kiosques on ne trouve, en effet, que les journaux des pays satellites et l'organe du parti communiste français *L'Humanité*.

Et les nouvelles locales ?

« Je les connais par coeur. On se plaint que des dollars circulent au marché noir, que les responsables de la production font de grossières erreurs et qu'on a oublié d'installer dans des immeubles neufs des compteurs à gaz et autres instruments du genre. Aucun intérêt »

« Parfois ça vaut la peine de parcourir les revues mensuelles, par exemple, car le ton de certains articles permet de suivre l'évolution des directives de ces messieurs du parti. Si on compare, en effet, les numéros d'il y a dix ans et ceux d'aujourd'hui on a peine à croire ses yeux. Incontestablement les journalistes se permettent, pour le moment, des remarques et des théories pas très orthodoxes, mais il est bien malaisé de prévoir si cette tendance parviendra à se maintenir. Pour ma part, bien entendu, j'aimerais que ça dure et je serais désolé de voir à nouveau

l'ancien étalage des idées toutes faites qui ne correspondaient en rien à la réalité. Un changement de l'orientation générale entraînerait inévitablement, en outre, des sanctions rétroactives, ce qui serait vraiment regrettable, car il est évident que nos meilleurs écrivains et journalistes se retrouveraient alors sous les verrous. »

Nous commençons à parler de la politique française. Monsieur X estime qu'il faut faire l'impossible pour maintenir le gouvernement de de Gaulle, car il craint que les communistes ne prennent le pouvoir en France. Pour la Pologne, ce serait désastreux, selon lui, car elle serait alors complètement retranchée derrière le cordon sanitaire des démocraties populaires. J'essaie d'argumenter en disant qu'après tout la révolution sociale a dû certainement faire des heureux. Il me demande si je plaisante.

« Vous n'avez pas vu la misère des gens ? Le pays est plus pauvre que jamais et ce n'est pas la propagande qui réussira à le faire vivre. Pourtant c'est l'unique denrée bon marché dont on dispose. Si seulement Roosevelt avait accepté dans le temps le plan de Churchill, nous n'en serions pas là aujourd'hui, avec les camara-des soviétiques sur le dos. »

Le garçon vient ramasser les assiettes. Scrupuleusement nous observons le silence. C'est déjà invraisemblable qu'on puisse discuter aussi librement en Pologne avec un étranger, j'accepte donc volontiers de faire attention aux oreilles indiscretes. D'ailleurs le temps a passé très vite et je m'aperçois avec surprise que nous sommes presque arrivés.

Tandis que le train entre en gare je vais chercher les bagages à mon compartiment. Un porteur se charge de ma valise et, comme il n'y a pas un seul taxi disponible en vue, il me propose très aimablement de m'accompagner jusqu'à l'hôtel. « De toute façon, dit-il, j'ai au moins une heure à attendre jusqu'au prochain train. »

Il neige à Cracovie, ce qui est d'autant plus pénible que j'ai fait cadeau de mes vieux couvre-chaussures à une dame qui en avait un urgent besoin. Heureusement l'hôtel n'est pas loin, mais je n'ai pas de chance : il ne reste plus de chambres libres.

L'employé me conseille d'aller au bureau central qui s'occupe de la répartition des voyageurs, suivant le nombre de places disponibles dans les hôtels. Me voilà

de nouveau dans la rue à la recherche de la fameuse institution que je trouve finalement après beaucoup de détours.

Dans le corridor, c'est le règne de l'entreprise libre. Des particuliers offrent des chambres dans leurs appartements, mais la majorité habite très loin du centre.

Au moment où je me dirige vers le guichet, j'entends appeler mon nom. L'administration de l'hôtel, où j'ai laissé mes bagages, téléphone pour m'avertir qu'une des chambres est libérée. J'ai su par la suite que je devais cette surprise inespérée aux étiquettes d'Air France attachées à mes valises. Il semble que les touristes étrangers aient souvent des traitements de faveur ...

On met à ma disposition une suite princière, vieillot et charmante. J'ai même un poste de radio et un appareil de télévision. Je tourne le bouton. C'est un film russe, *édifiant* et franchement ennuyeux.

Je pense au fonctionnaire de la Radiodiffusion polonaise que j'ai interrogé à Varsovie et qui me vantait la supériorité des programmes polonais par rapport à ceux qu'on projette dans les pays occidentaux. « Chez nous on n'est pas obligé de sacrifier des heures à une publicité de mauvais goût », disait-il.

C'est exact ; au lieu de vanter les mérites d'un savon, on se contente d'injecter de la propagande. La dose de cette publicité-là est cependant infiniment plus massive.

Je me couche et en m'endormant j'entends sonner les cloches des églises de Cracovie. Dans mes rêves leur son grave et profond semble, je ne sais pourquoi, infiniment plus rassurant que celui de n'importe quelle autre ville du monde, peut-être parce que sa signification a une autre dimension en Pologne et une autre valeur.

Voyage en Pologne.

Chapitre XV

Nowa Huta

[Retour à la table des matières](#)

« Nowa Huta », qu'on appelle également le combinat de Lénine, occupe la première place dans le développement de la sidérurgie polonaise. Sa construction n'a commencé qu'en 1949 ; pourtant, selon les prévisions officielles, il sera, dans une dizaine d'années, l'un des cinq ou six des plus grands combinats sidérurgiques du monde.

Les spécialistes de la question, y compris ceux qui critiquent très sévèrement le gouvernement actuel, admettent que c'est incontestablement une de ses réalisations les plus marquantes.

Un technicien a bien voulu me donner quelques détails concernant les problèmes que doivent affronter les dirigeants du combinat ; renseignements qui d'ailleurs n'ont rien de confidentiel. Fréquemment on organise, en effet, des conférences pour les ouvriers afin de les mettre au courant de ces lacunes et discuter devant eux des moyens de les éviter à l'avenir. Ceci ne signifie pas qu'on dit tout au sujet du fonctionnement du combinat ; on s'efforce uniquement d'alimenter l'auto-critique pour mieux souffler de cette façon l'enthousiasme des travailleurs. L'enthousiasme qui semble avoir diminué sensiblement depuis l'époque héroïque de l'édification des premières installations de Nowa Huta.

Selon mon interlocuteur, au cours du dernier plan quinquennal l'accroissement des rendements, dans certains secteurs, a atteint 11 à 27.5 pour cent par rapport à l'année précédente. N'empêche qu'on n'a rempli que 65 % du total des commandes, ce qui est encore nettement insuffisant.

Il semble que la production souffre du manque et de la mauvaise qualité de la matière première disponible qui abîme, en outre, les hauts fournaux et empêche leur bon fonctionnement. On déplore, également, les trop nombreux arrêts de la machine chargée d'aplatir la tôle qui, à elle seule, occasionna dernièrement une diminution du rendement de l'ordre de quelque 80,000 tonnes.

« Actuellement, néanmoins, dit mon technicien, il y a lieu de constater qu'on nous fournit une bien meilleure sorte de tôle, mais, par contre, les délais de livraison ne sont pas respectés d'une façon assez rigoureuse. Les sanctions sont sévères, mais il est difficile de trouver les responsables et, personnellement, je crois que les retards sont dus plus souvent à un manque de coordination entre les diverses entreprises de production qu'à la mauvaise volonté individuelle. »

« L'entretien et la réparation des machines posent le même problème d'économie de temps. Bien entendu on pourrait faire réparer les défauts par nos propres équipes, mais nous manquons d'hommes et il est difficile de trouver une main-d'oeuvre qualifiée. Je me demande parfois ce qu'ils apprennent dans nos écoles techniques, ces jeunes gens qu'on nous envoie au compte-gouttes et qui en définitive doivent être entraînés et éduqués à nouveau. De peine et de misère nous avons obtenu deux cents personnes additionnelles, ce qui a déjà permis de réduire sensiblement le temps mort dû au mauvais fonctionnement et aux arrêts des diverses machines. Toutefois, ce ne sont pas les 80 malheureux ouvriers qui viennent d'arriver qui pourront nous aider à accroître le degré d'utilisation des machines, toujours encore nettement insuffisant. Dès qu'on bouche un trou, un autre s'ouvre aussitôt ailleurs. »

« Le rendement de la main-d'œuvre laisse encore beaucoup à désirer et les contremaîtres ont un mal fou à inculquer aux gens les plus élémentaires principes d'économie des matériaux et d'honnêteté professionnelle. »

« Je ne parle que de l'ensemble, car certaines équipes font exception à la règle. Au début de décembre, par exemple, quand on mettait en fonctionnement le quatrième haut fourneau, un des plus grands de ce type qui existe en Europe, l'ingé-

nier Geyer, directeur technique et responsable des travaux, a réussi à électriser littéralement ses hommes. Les deux groupes, de jour et de nuit, qui comptaient au total quelque quatre mille personnes, se relayaient avec un dévouement qui a fait des merveilles. »

J'essaye de poser quelques questions concernant le niveau des salaires payés au combinat, mais mon interlocuteur se retranche derrière son ignorance de ce genre de problèmes, en mentionnant uniquement qu'il connaît un ingénieur dont les appointements s'élèvent à 15,000 zlotys, (\$630. environ) par mois.

J'ai trouvé les renseignements que je cherchais dans les publications officielles, où on indiquait que la moyenne des rémunérations versées aux ouvriers du combinat Lenine ne dépasse pas 2,257 zlotys par mois (soit \$95 environ), montant d'autant plus bas qu'on inclut dans les calculs la main-d'oeuvre spécialisée.

Il semble donc qu'un écart énorme sépare l'échelle des revenus des ouvriers de celle des spécialistes et hauts fonctionnaires de la Nowa Huta. Quand on songe, en outre, que les prix des produits usuels sont sensiblement comparables à ceux du marché canadien, on ne s'étonne plus que les travailleurs commettent de menus vols. On m'a raconté, en effet, que des outils et des quantités importantes de pièces de toutes sortes disparaissent fréquemment.

Pour me rendre mieux compte des conditions dans lesquelles vivent les ouvriers, je décide de visiter les maisons, spécialement construites et organisées pour eux, qui logent environ 95,000 personnes. À proximité du combinat on a créé, en effet, une vraie ville, projetée et conçue en fonction du confort des travailleurs qui, malgré son importance, n'arrive plus à contenir tous les employés désireux d'y habiter.

Chaque pâté de maisons est pourvu d'un jardin permettant aux enfants de jouer dans des conditions saines et convenables. Le long des rues, on a planté des arbres et l'ensemble est d'une propreté méticuleuse. De l'extérieur, c'est un centre d'habitation modèle ; à l'intérieur, cependant, les mêmes immeubles offrent déjà un tout autre aspect.

J'ai visité quelques appartements. Spacieux, bien éclairés, pourvus d'appareils sanitaires et du chauffage central, ils accusent tous de graves lacunes de finition.

Les planchers tiennent mal en place, les plâtres tombent, les portes ne ferment pas et les locataires se plaignent de l'insuffisance de chaleur. On m'avait raconté en outre, que les tuyaux, mal protégés, gèlent fréquemment au moment de grands froids, chose difficilement explicable étant donné le niveau de la technique moderne.

Je décide d'aller voir l'hôpital destiné aux malades et aux accidentés du personnel de Nowa Huta.

Son architecture est très curieuse, inusitée même. Les bâtiments reliés entre eux par de longues galeries couvertes, forment un carré autour d'une petite place. L'ensemble est très joli.

Malheureusement les membres du corps médical et des services auxiliaires, que j'ai interrogés, estiment que l'architecte n'a pas tenu compte de l'affectation des édifices.

Le département de la chirurgie, où se trouvent les malades, est très éloigné de la salle d'opération, ce qui provoque de graves problèmes de transports. Comme en outre, un seul ascenseur est installé dans un des corps de bâtiment, dans d'autres parties on est obligé de monter des gens sur des brancards dans des cages d'escalier beaucoup trop étroites.

Les malades sont répartis dans des salles de dimension moyenne, assez spacieuses. Il semble, cependant, que le nombre des lits disponibles soit déjà insuffisant.

Les patients sont-ils bien traités ?

Je laisse la parole à mes interlocuteurs dont le jugement est très sévère à ce sujet.

« Le service d'infirmières est tout à fait déplorable partout. Il est exact qu'elles ne gagnent que 800 à 1,200 zlotys par mois (\$37 à \$56), mais en s'inscrivant à l'école des infirmières elle savent ce qui les attend. »

« Ces jeunes filles se recrutent généralement parmi la classe pour laquelle l'uniforme des infirmières est le symbole, en quelque sorte, de l'avancement social, et se soucient fort peu, par la suite, de la responsabilité professionnelle. »

« C'est un personnel mauvais et sournois qui n'hésite pas à porter plainte et à faire appel aux autorités du parti communiste pour s'assurer l'impunité. Pour ces demoiselles, le mot patrie signifie possibilité de dénonciations et de fainéantise. Pendant qu'elles se reposent, ou écrivent des rapports injurieux et injustes, les malades se débrouillent comme ils peuvent, privés des médicaments et des soins les plus indispensables. »

Par contre il semble que les médecins travaillent avec un dévouement tout à fait exceptionnel, malgré qu'un jeune praticien ne reçoit pour ses services que 800 zlotys par mois. Il peut, bien entendu, prendre ses repas dans des cantines, où on mange très mal, mais à peu de frais ; en ce qui concerne son logement, généralement il est obligé de compter soit sur sa famille soit sur son salaire.

Au fur et à mesure, cependant, que le médecin arrive à se faire une clientèle privée ses revenus augmentent très considérablement.

J'ai trouvé dans les journaux d'étranges contestations de la compétence et de la probité du corps médical auquel on reproche d'émettre souvent de faux certificats favorisant la paresse et la malhonnêteté des travailleurs et d'alléguer devant des cours de justice l'irresponsabilité de criminels qu'ils se plaignent à présenter comme des malades mentaux.

Sur la base de ces accusations il serait très séduisant de bâtir toute une théorie du rôle social et politique que jouent actuellement les médecins polonais ; toutefois il est excessivement difficile de vérifier le bien-fondé des suppositions qu'elles sont susceptibles de susciter chez n'importe quel lecteur attentif se souvenant qu'il suffit d'être en opposition avec le régime pour se faire considérer et condamner, comme simple criminel, par la justice expéditive de la Pologne populaire.

Un tramway plein de monde me ramène à Cracovie. Ce sont généralement des employés et des ouvriers du combinat qui n'habitent pas Nowa Huta, mais résident encore en ville ou dans sa banlieue.

Comme je ne parviens pas à garder mon équilibre j'atterris dans les bras d'une de mes voisines. Je m'excuse, elle s'excuse... Nous faisons connaissance.

La dame constate que le nombre des tramways en circulation est insuffisant, qu'il fait froid, que rester debout après une longue journée à l'usine est une chose pénible ...

« Je ne sais pas ce que vous faites, dit-elle, moi je travaille à la salle B. Ce n'est pas un métier particulièrement pénible, mais vous savez comment ils sont au combinat... Il faut toujours se presser, toujours se dépêcher ... »

« Je me suis fais prendre la semaine dernière aux cabinets parce que j'ai fumé une cigarette. Vous vous rendez compte ; j'ai volé deux minutes du précieux temps et je me suis reposée au lieu de m'appliquer à remplir la fameuse norme. On a l'impression qu'ils nous prennent pour des bêtes de somme. Après tout, pour ce qu'ils nous payent, il vaudrait presque mieux s'asseoir et se tourner les pouces. Si, au lieu de nous surveiller, ils s'occupaient plus de leurs affaires, ça rendrait service à tout le monde. »

« La fin de l'année approche. Alors ils ont besoin de montrer leur efficacité. Depuis quelques jours, c'est devenu intenable chez nous. Les équipes de contrôle accrochent les gars pour des peccadilles ; deux minutes de retard le matin, c'est un drame, et bien entendu les hommes ont peur. Avoir des retenues sur la paye ça ne tente personne. »

« Le type du parti est encore venu nous faire un discours hier. Vous travaillez pour édifier la patrie, disait-il. Je vous demande un peu quelle patrie ? » « Quand Gomulka est arrivé, on a bien cru que ça changerait, mais maintenant ? Faut être aveugle pour ne pas voir que c'est une bande de vendus ... »

Je songe à mon ingénieur ; à ses ouvriers incompetents, sans doute, mais capables « d'un dévouement exceptionnel » et enthousiastes quand même.

C'est curieux comme la réalité quotidienne semble rarement correspondre à l'image que tracent pour moi ceux qui en sont les responsables.

Et pourtant ... Pourtant le combinat de Nowa Huta est une oeuvre impressionnante et la ville qui se trouve à côté a été tracée par des architectes et des urbanistes qui avaient beaucoup de goût et de talent ... Mon ancien camarade aurait-il raison en affirmant que malgré tout les Polonais savent que les « les contraintes politiques passent, mais les usines, les combinats et les fermes restent ... »

Il ne m'appartient pas d'en juger.

Illustration 18

La place du marché à Cracovie.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Illustration 19

*Une salle du château de Wawel
où sont exposées les tapisseries renvoyées par le Canada.*

Illustration 20

La nativité, détail de l'autel de l'église Notre-Dame, à Cracovie.

[Retour à la table des matières](#)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Voyage en Pologne.

Chapitre XVI

Cracovie, ancienne capitale des rois

[Retour à la table des matières](#)

Cracovie est certainement l'une des plus belles villes historiques de l'Europe. Ses origines légendaires se perdent quelque part dans la nuit des temps, mais les historiens affirment qu'elles remontent au début du Xe siècle.

Jusqu'en 1629 c'est là que vivaient les rois, la cour et les nobles, puisque Varsovie ne fut promue au rang de capitale qu'après cette date. Chaque pierre, chaque monument, les dessins sinueux des rues et des ruelles, et jusqu'aux berges de la Vistule, parlent de la grandeur de l'ancienne Pologne qui s'étendait « de la mer Baltique à la mer Noire. »

La disposition des édifices, le plan de l'ensemble, patiemment complétés par des générations successives, n'ont pas changé. Au centre, la place du marché, qui date de 1257 avec ses célèbres Halles aux Draps de style Renaissance, groupe encore l'activité commerciale et mondaine de la ville. Elle abrite les meilleurs restaurants et magasins logés dans les maisons gothiques qui l'entourent.

Tout à côté se trouve l'église Notre-Dame (Kosciol Mariacki) ; et puis les rues étroites mènent à la Barbacane, vestige des murailles médiévales, et montent au château royal de Wawel. De sa tour, on a une vue splendide, par beau temps, sur

l'ensemble de la ville et sur la Vistule, où autrefois naviguaient des bateaux chargés de marchandises.

Les façades, le calme ouaté des couvents, des séminaires et des nombreuses églises de Cracovie, font oublier le présent. On a l'impression que l'aiguille du temps s'est arrêtée et qu'on vit encore en un autre siècle. De l'autre côté de l'ancien tracé des murailles, transformé en pare, on découvre des avenues plus larges et des édifices plus modernes, datant surtout de l'époque des années vingt, mais même à travers le bruit de la circulation, on y entend encore sonner le clairon de l'église Notre-Dame. Depuis des siècles, Cracovie l'écoute chaque jour, et chaque jour il s'arrête sur une note inachevée pour commémorer ainsi la mort du garde tué par la flèche ennemie, au temps lointain des invasions tartares.

Car, malgré les changements, malgré les bouleversements politiques et sociaux, la petite histoire de Cracovie est restée intacte.

On m'avait montré une très vieille maison qui aurait abrité les amours clandestins du roi Casimir le Grand, dont le dicton dit « qu'il laissa une Pologne de pierre après l'avoir trouvée de bois » et qui avait fondé en 1364 l'actuelle université de Cracovie. Ce monarque s'était permis, chose rare pour l'époque, d'avoir une maîtresse de fort modeste condition. Il lui resta même fidèle, jusqu'à sa mort, malgré les pressions du clergé et de son entourage. La charmante demoiselle s'appelait Esther, habitait le plus pauvre quartier de la ville, ne demandait rien à son auguste protecteur et l'aimait profondément sans pour autant se mêler de la politique. Nous sommes bien loin des dames Pompadour ...

À travers les rues de Cracovie, j'ai retrouvé une autre ombre fugitive d'une femme jolie, bonne, très pieuse et reine par surcroît. Elle s'appelait Edvige et le peuple l'adorait. Très jeune elle eut le courage de sacrifier son amour à la raison d'État.

Les chroniques rapportent, en effet, qu'une rencontre fugitive eut lieu un soir, dans un jardin parfumé par le printemps, ou peut-être par l'été, je ne saurais le dire avec exactitude. Lui, prince allemand, et lointain cousin, fort beau de sa personne, elle, belle et noble princesse, parlèrent alors d'amour et de clair de lune. Il paraît même que le prince osa embrasser le pan de la robe blanche, audace terrible, en ce temps-là, et la princesse laissa couler une larme de ses yeux. Ce fut tout, mais on

cria au scandale et les nobles avancèrent, séance tenante, le mariage qui devait se faire avec un autre.

Edvige épousa donc comme prévu Ladislas Jagiello, sauvage et barbare grand-duc de Lithuanie, ce qui permit de réaliser l'union de ce pays avec la Pologne et de consolider leur force commune. Jagiello devenu roi battit à plate couture les Chevaliers teutoniques qui, installés en Prusse, menaçaient depuis longtemps les frontières, et la reine se consacra aux bonnes oeuvres et aux prières. Elle s'occupa beaucoup, entre autres, des arts et des lettres, et l'université de Cracovie porte aujourd'hui encore le nom de son époux, qui l'avait réorganisée et rénovée.

On peut voir à Cracovie de nombreux souvenirs de cette malheureuse reine et notamment la sculpture de son petit pied charmant exécutée par un artiste anonyme ; hommage touchant à sa beauté et à sa grâce.

C'est à Cracovie également que vécut une autre femme ravissante et malheureuse : la princesse Barbara Radziwil, qu'épousa secrètement, contre le gré de la noblesse et du clergé, le roi Sigismond Auguste. Ce fut alors une scandaleuse mésalliance, sinon un péché contre le droit divin, que de s'unir avec une jeune fille qui n'était pas issue d'une famille régnante. Leur bonheur dura fort peu de temps, d'ailleurs, car la reine-mère, la cruelle italienne Bonne Sforza, fit appel aux services d'une vieille et célèbre sorcière qui habitait quelque part près des remparts de la ville et qui connaissait parfaitement son art. La princesse Barbara fut donc empoisonnée et Sigismond ne pardonna jamais à sa mère ce crime odieux, car contrairement aux Italiens, la royauté polonaise n'avait aucune habitude de ce genre de justice expéditive et surnoise.

Dans ces mêmes rues qui ont vu vivre et mourir les rois et les reines de Pologne circulent aujourd'hui des automobiles plus rares, cependant, qu'à Varsovie où l'étendue de la ville justifie mieux l'emploi de ce mode bruyant de transport moderne.

Avant la guerre, on y voyait aussi, au cours de la saison froide, des traîneaux où on pouvait s'installer confortablement, emmitouflé dans des couvertures de fourrures, tandis qu'un ou deux chevaux traînaient cette sorte de calèche tout à fait princière.

Depuis, les traîneaux ont pratiquement disparu de même que les marchands de marrons qui criaient autrefois à qui mieux, mieux : « marrons, marrons

chauds ! »... Ils portaient de lourdes capotes, battaient leurs pieds l'un contre l'autre, réchauffaient leurs mains près de la flamme et offraient aux passants les petites boules rondes et brunes qui répandaient une odeur délicieuse.

Quand j'ai demandé ce que sont devenus les marchands de marrons on m'a répondu sur un ton docte que « l'entreprise libre n'est pas autorisée à pratiquer ce commerce et qu'on étudie les modalités selon lesquelles le secteur de l'État pourrait le faire revivre. Étant donné, en outre, que la matière première, (les marrons comestibles), devra être importée de l'étranger, il est fort peu probable que la Pologne populaire puisse dépenser ses précieuses devises pour des peccadilles semblables. »

Je rapporte textuellement, ici, les propos de mon interlocuteur, proférés sur un mode on ne peut plus sérieux, car ils illustrent bien le manque d'humour qui permet à certains d'étaler un luxe de théories à propos des moindres choses qui n'existent plus à la suite du changement de régime. Une fois pour toutes et par principe, ce qui était et n'est plus devait disparaître pour des raisons valables, logiques et pleinement justifiables par le souci du bonheur des masses.

La foule sur les trottoirs de Cracovie est semblable à celle de Varsovie ; tout aussi bien habillée, elle donne l'impression, cependant, d'être moins pressée, moins agitée et beaucoup plus calme. Autant à Varsovie, en outre, les vieilles dames regrettent les riches élégantes d'avant-guerre, autant à Cracovie on déplore la disparition des silhouettes typiques et très particulières des jeunes filles de la petite noblesse qui vivait dans les environs de la ville.

On les reconnaissait, paraît-il, de loin, ces jolies châtelaines, minces, un peu trop grandes, timides et gauches, serrées invariablement dans un tailleur anglais qui portait des traces de temps meilleurs. Un peu perdues, elles allaient d'un magasin à l'autre, s'étonnant de la cherté des choses et rêvant de retourner au plus vite dans leurs manoirs où elles se sentaient à l'abri de toutes tentations. Elles n'avaient plus de dotes et plus d'argent pour satisfaire leurs petites vanités féminines, mais dans leur fief les paysans leur parlaient encore avec respect et les domestiques leur étaient attachés profondément et sincèrement.

Où vivent-elles aujourd'hui ces femmes saines, issues de vieilles familles polonaises, ruinées, mais fières d'avoir su garder au moins une parcelle du domaine héréditaire ?

Dispersées à travers le pays, sinon parties à l'étranger, elles ne sont plus que de pâles copies de leurs mères. Avec elle, a disparu de Cracovie tout un monde qui ne possédait que des vestiges de l'ancienne splendeur, mais qui fut le gardien des traditions et du patriarcal mode d'existence d'autrefois.

De nos jours les paysans évoquent encore avec nostalgie leurs anciennes « demoiselles », qui les soignaient quand ils étaient malades et qui s'inquiétaient à l'occasion de la santé de leurs enfants. La vie de ces gens simples et frustrés n'a pas beaucoup changé. Ils continuent à s'occuper des fermes et à cultiver la terre et considèrent toujours encore avec une certaine supériorité leurs voisins immédiats, les montagnards, obligés de parcourir, avec leur troupeaux, les monts et les vallées.

On vient de loin pour voir les montagnes qui se trouvent à proximité de Cracovie, mais les touristes qui affluent en toutes saisons ne sont pas parvenus à changer la vie de leurs habitants. Les habitudes, les chansons, les danses et les costumes folkloriques de cette région sont restés pratiquement intacts.

Dans les cabanes, on tisse, en hiver, de lourds tapis de couleurs vives ; on sculpte le bois et on incruste patiemment de métal et de verre, les cassettes. A la belle saison on danse dans la plaine et sur les collines, et des garçons bâtis en chêne, sautent, à la grande joie des filles, par dessus les hautes flammes des feux, allumés exprès pour la fête.

Imperturbables, les vieux montagnards fument, à la tombée de la nuit, leurs pipes sculptées, tranquillement assis devant leurs maisons, et gare à celui qui oserait troubler leur quiétude. Parfois un artiste leur demande de garder la pose, mais ils n'en tirent aucune vanité. Excellents guides, ils regardent avec un mépris mêlé de pitié les jeunes touristes qui s'acharnent à multiplier les dangereuses excursions et qui se lancent au péril de leur vie à la conquête des Tatry. Des skieurs ont beau envahir chaque année les sommets, les hôtels se remplir et se vider, les bergers préfèrent leur vie difficile au confort qu'ils auraient comme employés de ces hôtels et comme serviteurs de ces touristes.

Ils refusent les pourboires et les propositions alléchantes car ils ne rêvent ni d'argent, ni de la vie mouvementée des grandes villes. Leur invincible amour des montagnes fait toujours encore échouer les savantes tentatives visant des objectifs aussi terre à terre que la meilleure utilisation de la main d'œuvre ou l'augmenta-

tion des rendements. Ils vendent leur fromage de chèvre et divers objets d'artisanat à des prix souvent ridicules et ne se soucient guère du reste. On remarque de loin en hiver leurs chapeaux caractéristiques, leurs vestes doublées de la blanche fourrure des moutons, leurs étroits pantalons de laine et leurs cannes sculptées de forme particulière. Es suivent leur chemin tracé d'avance sans rien demander à personne.

Les jolies paysannes de cette région, dont la taille mince et le teint blanc et rose faisaient le ravissement des poètes et des peintres, sont tout aussi fières et inaccessibles que par le passé. Il fut une époque, au cours de laquelle il était de mode dans le milieu des écrivains de Cracovie, de prendre ces fraîches filles pour épouses afin, disait-on alors, de mieux comprendre et de mieux connaître l'âme du peuple.

Dans sa pièce, « Les noces », le célèbre dramaturge polonais, Stanislas Wyspianski, avait immortalisé ce type de femme en le décrivant d'une façon très fidèle, mais se moqua également à l'occasion de ses contemporains qui en vertu d'un principe avaient lié avec elles leur existence de bohèmes endurcis. Ce qui ne l'empêcha pas d'imiter les autres et d'épouser une jeune servante, d'origine paysanne, qui devait le rendre très malheureux par la suite.

Les modes passent, les années d'occupation s'installent puis repartent, les régimes changent, les montagnards polonais s'obstinent à vivre selon le rythme ancestral des saisons.

Au cours de la dernière guerre mondiale, toute la région de Cracovie, ainsi que la ville elle-même, ont connu un calme relatif. Néanmoins les occupants allemands ont envoyé un grand nombre des intellectuels polonais clans les camps de concentration et s'acharnèrent à piller méthodiquement les trésors d'art de Cracovie qu'ils expédiaient ensuite en Allemagne.

C'est ainsi que furent emprisonnés à Oranienburg-Sachsenhausen, cent quatre vingt professeurs et chargés de cours de l'Université Jagellonne, dont un tiers environ ne devait plus jamais revenir, et qu'on a détruit environ 90% des installations et du mobilier des salles universitaires.

Au moment de la défaite hitlérienne, Cracovie fut condamnée à disparaître, mais on réussit heureusement à désamorcer à temps les paquets de dynamite qui étaient placés un peu partout.

L'afflux de la population, dû à la destruction d'autres agglomérations urbaines et à la création, à proximité, du combinat, a provoqué, après la fin des hostilités, un surpeuplement que les autorités n'ont pas encore résolu. Jusqu'à maintenant on a développé en banlieue de nouveaux centres d'habitations, mais rien n'a été fait, semble-t-il, pour restaurer l'intérieur des vieux immeubles, dont l'état est souvent déplorable et où la population s'entasse dans des locaux trop exigus.

N'empêche qu'aujourd'hui, comme par le passé, les Cracoviens jouissent de leur réputation ancienne de gens calmes, raisonnables et économes et se considèrent toujours supérieurs aux Varsoviens, insouciantes et fantaisistes. De nos jours, ils ont, toutefois, redoublé de prudence et autant à Varsovie n'importe qui ose critiquer le régime, sans se soucier des conséquences, autant à Cracovie le silence est de rigueur.

Deux éléments perturbateurs continuent à troubler la quiétude de la ville : les étudiants et les artistes. Ces têtes folles, ces auteurs de mauvais coups, n'ont rien perdu de leur insouciance et de leur gaieté et ils dérangent impunément le sommeil des personnes respectables qui les supportent avec une patience philosophique comme un mal nécessaire, et après tout, par moment, fort amusant.

Il fait beau et je me perds dans le dédale des petites rues étroites. Machinalement j'entre dans la cour d'un immeuble qui attire mon attention. Un homme s'approche. Il enlève poliment son chapeau de feutre et me dit : « Mademoiselle vient visiter son ancienne maison ? » Je proteste. « Voyons, sourit l'étranger, je sais que vous êtes la fille de la comtesse X, je venais lui rendre visite quand vous étiez encore enfant. Je vous reconnais bien. »

C'est tellement inattendu que je ne peux m'empêcher de rire. L'inconnu insiste, cependant, et son ton commence à avoir des inflexions étranges, quelque chose comme des menaces informulées, que je n'aime pas du tout. Je me décide à rebrousser chemin, tandis que l'homme crie à tue-tête : « Regardez-la ! Elle a peur d'avouer qu'elle est comtesse ! »

Décidément, il y a quelque chose de changé à Cracovie, puisque dans cette ville, où les pierres parlent des rois et des reines, il est aussi désagréable de se faire prendre pour une comtesse dans la cour d'une maison devenue anonyme.

Voyage en Pologne.

Chapitre XVII

À l'ombre des clochers

[Retour à la table des matières](#)

L'hydromel chaud parfumé aux épices est délicieux ; la porte s'ouvre constamment, le vent froid pénètre à l'intérieur, les chaises sont inconfortables et pourtant on n'a pas envie de partir. La serveuse, grosse fille joufflue, vient me demander si je ne désire pas autre chose sur un ton franchement impoli et désagréable. Ostensiblement je place un pourboire copieux près de mon assiette. Ça va mieux, l'atmosphère change, elle devient loquace et presque aimable.

« Vous vous rendez compte, dit-elle, je gagne en tout et pour tout 800 zlotys par mois et il faut encore que je perde mon argent ; ce n'est quand même pas ma faute si les clients boivent trop, mais ces messieurs s'imaginent que je peux les surveiller ; c'est facile à dire ; j'aimerais bien les voir à ma place. Ce n'est pas avec ce que me laissent les consommateurs que j'arriverais à vivre, mais pour eux c'est sans importance. »

Je ne comprends pas grand-chose à son histoire, mais elle finit par m'expliquer que si la serveuse a le malheur de vendre trop d'alcool par rapport à la nourriture, elle paie une amende. C'est une façon comme une autre de lutter contre l'abus des boissons fortes, n'empêche qu'il semblerait plus simple d'afficher un règlement que de priver le personnel d'une partie de son salaire.

Les États totalitaires ont vraiment des moyens inédits pour assurer le bien-être des masses.

Dehors, à quelques pas de là, sur la place du marché pavée à l'ancienne, se groupe un défilé de mineurs ; c'est la fête de sainte Barbara, leur patronne. Quelques prêtres, qui prennent part à cette manifestation traditionnelle, montent dans des fiacres, tandis que les autres suivent à pied.

Dans un magasin, sous les arcades, j'achète un magnifique châle de couleurs vives, oeuvre d'un artisan anonyme des environs, mais portant la marque de la coopérative chargée de la vente de ce genre de choses. La dame qui me sert est ravie.

« Je suis bien contente de vous le vendre, dit-elle, c'est vraiment une très belle pièce et je serais désolée si un étranger devait l'emporter. Que voulez-vous, nos gens n'ont plus les moyens de dépenser ce qu'il faut et ceux qui achètent ne savent pas apprécier ni la beauté de la laine ni le travail. »

Elle sort sur le comptoir un étalage de boîtes sculptées, de coupe-papier, de figurines en bois et de colliers formés de petits grains d'ambre jaune. C'est bien dommage, mais je ne pourrais jamais emporter tout ça avec moi. -

C'est l'heure de déjeuner, et pressée par la faim, je m'en vais chez Chawelka. Avant la guerre ce fut un des meilleurs établissements de la ville, mais depuis l'avènement du nouveau régime il a été transformé en un restaurant destiné surtout aux travailleurs. Les prix des repas y sont beaucoup moins élevés que partout ailleurs, mais l'ambiance y est différente aussi. Le décor pèche par un modernisme de mauvais goût et j'attends longtemps, devant la table couverte de nappe blanche d'une saleté repoussante, l'arrivée du garçon. Il se présente finalement pour me dire qu'on ne sert plus les plats indiqués sur la carte crasseuse que j'ai à ma disposition. Je commande donc l'unique menu disponible en réalité. Sur des assiettes ébréchées on m'apporte de rares morceaux de viande noyés dans une sauce noirâtre. Pauvres travailleurs ! Je n'ai jamais mangé aussi mal en Pologne.

J'observe le public autour de moi. Ils se tiennent bien ces gens simples et frustrés, beaucoup mieux en tout cas que les consommateurs qui fréquentent ce genre de gargotes ailleurs, beaucoup mieux aussi que certains de ceux que j'ai rencontrés au Krokodyl, le plus cher restaurant de Varsovie.

Je demande la carte des vins et on m'apprend que je ne peux avoir que de la bière ou de la vodka. Les prolétaires polonais seraient-ils condamnés à favoriser la production nationale des boissons fortes et à ne pas toucher aux vins hongrois pourtant moins coûteux et moins forts que la vodka ?

Avec soulagement je règle l'addition. J'ai économisé 30 pour cent environ par rapport à ce que je paie habituellement, mais comme réduction ce n'est pas grand-chose toutes proportions gardées. Quel plaisir, en effet, de quitter cette grande salle où les odeurs de nourriture n'ont vraiment rien d'appétissant et qui rappelle à s'y méprendre les restaurants que les pays capitalistes réservent généralement à leurs déshérités.

À Planty, des étudiants se promènent par groupes de trois ou quatre. Les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Ils se croisent, se lancent des clins d'œil et échangent des sourires.

Autrefois, dans ces larges allées boisées, qui marquent l'emplacement des anciens remparts, on rencontrait de vieux messieurs et de vieilles dames. Cracovie était alors connue comme une ville de retraités qui coulaient des jours calmes à l'ombre des clochers de ses vingt-quatre églises. On y voyait aussi des peintres, des écrivains et des artistes qui avaient leurs habitudes dans de charmants vieux cafés : Jama Michalika et Mauritzio.

C'est à Jama Michalika, en outre, que d'illustres inconnus présentaient au public leurs premières oeuvres. La satire politique occupait une place de choix, mais on parodiait également les manifestations fades du sentimentalisme pseudo-romantique qui sévissait à l'époque. Plusieurs participants de ces soirées sont devenus célèbres depuis, pour ne citer que le regretté Boy Zelenski, journaliste, écrivain et poète à ses moments perdus, et Szyfman qui est encore un des meilleurs metteurs en scène et directeurs de théâtre de la Pologne populaire. Tous les deux étaient des protagonistes du Ballon vert, dont la troupe s'est dispersée au début de la guerre mais dont certains membres hantent encore les établissements de Cracovie.

Jama Michalika existe toujours et son atmosphère est restée la même bien que l'ancien propriétaire ne soit plus là pour appeler les habitués par leurs prénoms et pour effacer, de temps en temps, d'un geste magnanime et princier, le relevé des dettes de consommateurs chroniquement insolvable.

À l'instar des autres cafés, cet établissement est devenu une entreprise de l'État ce qui n'empêche pas qu'il ait gardé intacte sa réputation et que sa liqueur de framboises, ses gâteaux et même son jambon fumé, n'aient rien perdu de leur saveur. À toutes heures du jour, les clients ne manquent pas, mais les artistes se font rares, car il semble bien qu'ils commencent à désertier la ville.

Selon les directeurs de théâtres de Cracovie, cet exode a été provoqué par la diminution du nombre d'emplois disponibles et par la crise de logement. Les acteurs ont, en effet, infiniment plus de possibilités à Varsovie, où ils peuvent jouer à la télévision et présenter des pièces, à la radio, qui sont par la suite retransmises dans les autres villes polonaises.

Le metteur en scène, que j'interroge, m'explique que les meilleurs sujets de sa troupe ne gagnent que cinq mille zlotys par mois, tandis qu'à Varsovie ils peuvent faire de deux à trois fois plus. Certains sont obligés, en outre, faute de place en ville, d'habiter au théâtre dont les facilités à cet égard sont forcément très relatives.

On joue à quatre heures de l'après-midi des pièces destinées à la jeunesse scolaire et, à sept heures du soir, ont lieu les présentations normales. Les théâtres vivent de subventions et le prix des places est maintenu à un niveau très bas.

En ce qui concerne le choix des pièces, on présente, depuis trois ans environ, beaucoup d'oeuvres françaises, autant classiques que modernes. Jean-Paul Sartre, notamment, semble avoir énormément de succès, encore que généralement le public préfère les pièces légères.

J'assiste à une répétition, ce qui me permet d'avoir avec une actrice quelques instants de tête-à-tête. Je lui dis que j'aimerais l'interroger. Elle est ravie.

« Pour une fois que je peux parler sincèrement, je suis bien contente de dire ce qu'on ose à peine chuchoter. »

Cette personne, qui semble aimer réellement le théâtre et le comprendre, déplore la présence des arrivistes qui travaillent mal, mais conservent des situations importantes pour des raisons n'ayant aucun rapport avec leurs qualités professionnelles.

Elle me cite l'exemple d'un metteur en scène qui, paraît-il, s'est distingué d'abord par son zèle auprès des autorités et qui depuis « massacre consciencieusement »

sement, en maître absolu, toutes les pièces du répertoire du théâtre qu'il dirige par la grâce de ces messieurs du parti. »

Pendant des années il s'est contenté, en outre, de monter uniquement des pièces d'auteurs soviétiques.

« Je ne suis pas de parti pris, dit-elle, mais franchement, la majorité des oeuvres modernes de la scène russe n'est pas seulement mauvaise, mais tout simplement ridicule à tous points de vue. Heureusement, depuis 1958, c'est fini ; les navets de nos illustres voisins et protecteurs ont disparu des théâtres polonais. Ça devient même assez incongru, à la longue, et il faudra songer à présenter quelque chose ; j'espère seulement qu'on puisera alors dans le répertoire classique, qui est nettement supérieur au contemporain. Nous avons d'excellents acteurs et il est regrettable de leur faire jouer n'importe quoi. »

J'ai envie d'oublier pour quelques instants les réalités quotidiennes de la Pologne communiste et de retrouver son histoire au château royal de Wawel.

Dans les grands salons, qui sont d'une exceptionnelle beauté, règnent la paix et le silence. Même le guide qui dirige une excursion de jeunes étudiants s'efforce de parler à voix basse.

J'examine à loisir les tapisseries ramenées du Canada, qui font à juste titre l'objet de l'admiration générale. À côté de moi quelques personnes prennent des photos ; ce sont des touristes russes qu'on rencontre fréquemment à Cracovie, de même que des Allemands de l'Allemagne de l'Est.

Je descends dans la crypte, où les sarcophages des rois voisinent avec ceux des deux plus grands poètes polonais. Un jeune homme et une jeune fille déposent des fleurs et s'agenouillent un instant. Je m'approche pour lire l'inscription ; c'est la tombe du maréchal Joseph Pilsudski ...

Voyage en Pologne.

Chapitre XVIII

Adieu Cracovie

[Retour à la table des matières](#)

Il est près de sept heures du soir. J'entre dans la vieille église de Notre-Dame. À ma surprise, c'est la grand'messe. La voix des chœurs accompagne la musique d'orgue dont le son grave domine. Le célèbre autel sculpté par Wit Stwosz, au XVe siècle, une des plus belles et des plus anciennes oeuvres de l'art religieux, immense tryptique qu'on garde généralement fermé pour éviter la détérioration, est largement ouvert.

La lumière des bougies éclaire les personnages de bois sculpté qui semblent vivre une vie plus intense que les fidèles agenouillés dont les profils se dessinent dans la pénombre.

Le prêtre me tend avec un geste d'indéfinissable humilité le plateau : c'est le moment de la quête. Puis le bruit de centaines de pas remplit l'église. Des hommes et des femmes, jeunes et moins jeunes s'approchent de la Sainte Table.

Autour de moi c'est le recueillement, les têtes ne se tournent pas et les yeux restent fixés sur l'autel. Quelque part, sous les hautes voûtes, une voix commence à chanter ...

C'est certainement une des messes les plus émouvantes à laquelle il m'ait été donné d'assister.

En sortant, je rencontre un prêtre qui m'accorde volontiers quelques minutes d'entretien. Il n'est pas de Cracovie et il doit quitter prochainement cette ville. Son travail l'oblige à voyager beaucoup.

Je lui dis que je viens du Canada et il semble enchanté de pouvoir me parler.

« Notre situation est très pénible, dit-il, nous sommes poursuivis et chassés de partout. Depuis un certain temps, cependant, les arrestations sont moins fréquentes. On craint les réactions populaires. J'ai passé personnellement deux ans en prison et je vous assure que le traitement est dur. De toute façon, néanmoins, notre liberté est relative. »

« On nous empêche de nommer les curés dans les paroisses de notre choix. Chaque publication chaque sermon est épluché et commenté. Dans la majorité des séminaires et des couvents, on exerce un contrôle sévère, sans dire qu'on a privé les communautés de la plus grande partie de leurs revenus et qu'elles vivent dans une pauvreté extrême. Mais ce n'est pas le pire. »

« Ce qui nous touche et chagrine le plus c'est qu'on soustrait la jeunesse à notre influence. L'accès des écoles est en réalité fermé au clergé. N'imaginez pas, cependant, que nous avons abdiqué. »

« Nous allons dans les rues et nous ramassons des enfants. Bien entendu certains ne veulent pas venir, mais il y a les autres, ceux qui s'appliquent, comme jamais avant, à suivre l'enseignement de la religion catholique, sans être forcés, ni obligés de le faire. Les autorités ont beau changer l'horaire des écoles pour empêcher les enfants de fréquenter les églises et les presbytères, ceux-là viennent et viendront toujours. »

« Nous formons ainsi des catholiques, des vrais, qui à l'âge adulte auront la trempe des héros. Ils seront prêts à défendre leur foi et leur patrie jusqu'au bout. Cette jeunesse profondément polonaise, qui restera sourde aux slogans de la propagande, ne se soumettra jamais. C'est probablement notre plus belle oeuvre. »

Je pense à ce qu'il vient de dire, à ce lien absolu qu'il a établi entre l'amour de Dieu et l'amour de la patrie.

Secret éternel de la survivance du peuple polonais qui a gardé l'esprit national à travers des années d'occupation étrangère. Décidément, jamais le communisme polonais ne ressemblera au modèle préconisé par Lénine et aucune force n'arrive-

ra à soumettre ce pays indomptable, aussi puissante et aussi envahissante puisse-t-elle être ...

Il fait sombre dans la rue mal éclairée par de rares réverbères. Avant de me quitter le prêtre me donne sa bénédiction, puis, grand, solide, bâti en chêne, il disparaît dans l'enchevêtrement des ruelles.

Selon toute probabilité, je ne le reverrai jamais plus, car c'est mon dernier soir à Cracovie, ma dernière nuit en Pologne ...

Je dîne chez Wierzynek, un des meilleurs restaurants de la ville. Il y a beaucoup d'étrangers et, à une table, un couple de Polonais reçoit des gens arrivés de France. Les garçons s'affairent, les plats défilent, les cristaux renvoient la lumière des lampadaires. Soudain le murmure des conversations baisse, le bruit de vaisselle remuée devient plus sourd ; un pianiste commence à jouer. C'est une mazurka de Chopin. Les gens écoutent, le personnel écoute, le maître d'hôtel retient les nouveaux arrivants à la porte. Le restaurant se transforme en une salle de concert. Malgré toutes les banalités qu'on a pu accumuler à ce sujet l'atmosphère est hallucinante.

Puis le vieux soliste, qui semble avoir connu des temps meilleurs, se lève et s'incline. On applaudit, l'ambiance change, on a l'impression de se réveiller à la réalité ; ce fut trop court, mais ce fut très beau.

Dans la rue les passants sont rares. Il neige toujours. Je vais à l'hôtel chercher mes bagages et, comme à Varsovie, je replonge dans la désagréable atmosphère de suspicion et de questions indiscretes.

« Où allez-vous, pourquoi prenez-vous le train de nuit, pourquoi ?... »

Avec un malin plaisir je réponds : ça ne vous regarde pas...

C'est quand même formidable de pouvoir être impolie dans un pays qui après tout se trouve derrière le rideau de fer, sans pour autant s'exposer aux sanctions de ces messieurs de la milice.

N'empêche qu'on m'avait affirmé que le personnel des grands hôtels se recrute, en Pologne, parmi les détectives et membres du parti communiste spécialement entraînés, qu'on change d'ailleurs très souvent de place, pour éviter la « contamination », sinon les dangers d'une éventuelle propension à se laisser soudoyer par de trop riches touristes. En ce qui me concerne, j'ai pu constater uniquement qu'en

l'espace de quelques jours, j'ai vu à la réception des visages différents chaque matin et chaque soir.

À la gare le train est déjà arrivé ; je monte et presque aussitôt les wagons se mettent en branle. C'est un sleeping de deuxième classe, mais je n'ai pas très envie de me coucher dans le compartiment que deux co-passagères occupent déjà. Une porte reste encore fermée ; un compartiment serait-il resté vide ? Je vais voir le contrôleur qui, au bout du corridor, dans un petit réduit spécialement aménagé, vend le thé et les gâteaux secs. Il consent à ce que je m'installe princièrement seule, comme en première classe. Je lui demande de ne pas oublier de me réveiller à Varsovie, car j'ai peur de manquer l'avion. Nous discutons des distances entre la gare et l'aéroport, du temps que prendra le trajet en taxi, de ces détails insignifiants, en somme, qui accompagnent tous les voyages. Il s'étonne que je ne reste pas en Pologne.

« Vous savez, dit très sérieusement cet homme qui n'est plus jeune, j'ai connu beaucoup de pays, mais c'est encore ici que l'existence est la plus agréable. On vit mal, c'est vrai, on gagne peu, c'est vrai aussi, mais les gens sont différents, plus, amicaux et plus sincères, et puis Varsovie c'est quand même la plus belle ville du monde. Pourvu qu'ils nous laissent tranquilles, pourvu qu'ils ne recommencent pas leurs histoires et tout s'arrangera petit à petit. On en a vu d'autres, on est même venu à bout des Boches, alors maintenant tout ce qu'il faut c'est de savoir attendre. Je n'y connais rien à la politique, mais comme disait si bien encore la semaine dernière notre curé, la Sainte Vierge protège la Pologne ; nous sommes entre bonnes mains. »

Dans mon compartiment les draps sont très propres, une serviette pend à côté du lavabo, la lumière tamisée se reflète dans le miroir. J'ouvre la fenêtre. Dehors défilent les champs et les étincelles renvoyées par la locomotive strient l'ombre de marques rouges.

À la gare de Varsovie tout est fermé ; trop pressée pour chercher un restaurant je pars à l'aéroport. Dans le petit hall les passagers attendent, tandis que trois employés contrôlent les passeports. Autour de moi les voyageurs se taisent ou parlent à voix basse, on se regarde avec méfiance, on fouille scrupuleusement, quoique poliment, les bagages. J'ai soudain l'impression d'avoir refermé une porte.

Comme les formalités sont finies et que j'ai encore une demie heure avant de pouvoir prendre l'avion, je demande si je peux aller au cafétéria. Trop tard, je n'ai plus la permission de sortir de la salle d'attente, j'ai uniquement droit d'acheter quelques bouteilles d'eau de vie et des menus objets, exposés au kiosque où on vend ces articles contre paiement en devises étrangères. La monnaie polonaise a cessé d'avoir cours. Ce kiosque, avec sa vendeuse souriante, ressemble d'ailleurs à une oasis dans l'étrange atmosphère qui règne maintenant et qui fait qu'on se croit déjà très loin de Varsovie.

Enfin l'avion est annoncé et tout le monde se dirige vers la sortie.

Mes oreilles bourdonnent au moment du décollage. L'appareil russe de la ligne polonaise LOT est très mal pressurisé. Nous faisons escale en Suisse, d'où nous repartirons pour Paris. Une demi-heure plus tard je remonte à regret à bord de l'avion tandis que l'hôtesse de l'air et le pilote comptent pour la troisième fois les passagers. Deux hommes sont disparus, ont-ils choisi la liberté ?

À Paris, chargée de bagages, j'attends l'autobus qui doit m'amener au centre. Une Polonaise qui est à côté de moi me demande si, je suis « obligée » de rentrer en Pologne. Je réponds que je ne sais pas quand je pourrai revenir en pensant que j'aimerais beaucoup faire un autre voyage dans ce pays. Elle me regarde avec envie et me dit : « Vous ne pouvez pas comprendre à quel point vous avez de la chance. »

Une Hongroise m'avait dit que « je ne comprenais rien », la Polonaise m'affirme que « je ne peux pas comprendre » ...

Elles ont raison ces deux femmes, il faut avoir beaucoup souffert, beaucoup réfléchi et beaucoup vu pour avoir droit d'accuser ou d'absoudre ceux qui ne peuvent pas vivre en hommes libres. Il faut pouvoir mesurer toute l'absurdité d'un système idéologique imposé artificiellement par une puissance étrangère à des peuples qui ne veulent pas et ne peuvent pas l'accepter.

J'ai profité de l'avertissement et j'ai évité sciemment de juger en me contentant d'écouter, d'observer et de décrire ensuite les choses et les gens, tels qu'ils se sont présentés à moi à travers les trop courtes journées passées en Pologne, ce pays étrange qui est resté malgré tout le bastion de l'Occident.

Car ce n'est pas la Pologne qui a rejeté l'Occident, c'est l'Occident qui a sacrifié une partie de l'Europe à un géant dont on a sous-estimé la force et l'appétit au moment crucial où tout était encore possible.

Fin du texte